

ALBERT MOCKEL

**La Flamme
immortelle**

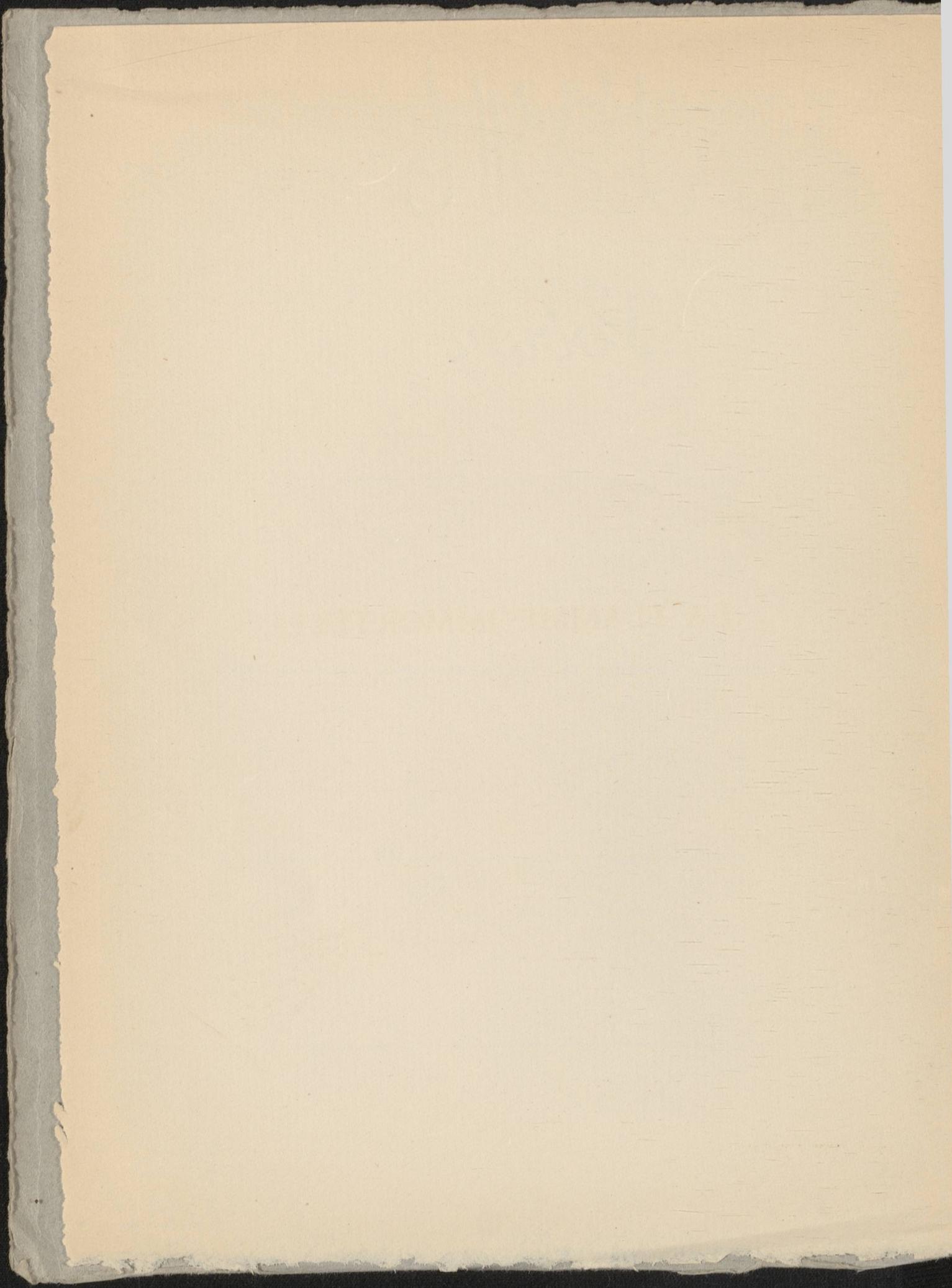
(LA TRAGÉDIE SENTIMENTALE)



LA RENAISSANCE DU LIVRE

MLVN 00023

LA FLAMME IMMORTELLE



JACKSON BAKER

DU MÊME AUTEUR

La Flamme

LA FLAMME IMMORTELLE

A PARAITRE

Les Rois de la Mer, poèmes

Les Rois de la Mer, poèmes

Les Rois de la Mer, poèmes

1911

DU MÊME AUTEUR

Quelques Livres, étude critique (*épuisé*).

Chantefable un peu naïve, poèmes (*épuisé*).

Propos de Littérature, esthétique du poème, à l'occasion des œuvres de HENRI DE RÉGNIER et FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. Paris, *Mercure de France*, 1894.

Emile Verhaeren, étude, avec notice biographique, par F. VIELÉ-GRIFFIN (*épuisé*).

Stéphane Mallarmé: un héros, étude (*épuisé*).

Clartés, poèmes (*épuisé*).

Charles van Lerberghe, étude (*épuisé*).

Contes pour les Enfants d'hier, illustrés par AUGUSTE DONNAY. Un vol. Paris, *Mercure de France*, 1908.

Un poète de l'énergie: Emile Verhaeren, l'œuvre et l'homme. Paris, *Renaissance du Livre*, 1918.

Auguste Donnay, souvenirs et réflexions. Liège, Thône, 1922. Illustré.

A PARAÎTRE :

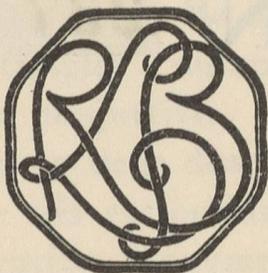
Les Roses de la Mort, poèmes.

Les Banalités indiscretes, notes sur les mœurs.

ALBERT MOCKEL

La Flamme immortelle

(LA TRAGÉDIE SENTIMENTALE)



LA RENAISSANCE DU LIVRE

144, BOULEVARD ADOLPHE MAX, BRUXELLES

1924

FS - VN

XVIII

23

DE CET OUVRAGE, IL A ÉTÉ FAIT UN PREMIER TIRAGE DE 9 EXEMPLAIRES
SUR PAPIER JAPON DONT 3 HORS COMMERCE MARQUÉS H. C. ET 6 NUMÉ-
ROTÉS DE 1 A 6; 12 EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE VAN GELDER
A LA CUVE, NUMÉROTÉS DE 7 A 18, ET 300 EXEMPLAIRES SUR PAPIER
PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 19 A 318.

N° 237

Le projet de *la Flamme immortelle* date de ma jeunesse, — je veux dire d'un peu plus de vingt-cinq ans ⁽¹⁾.

C'est surtout un scrupule de sincérité qui, pour la plupart de ces poèmes, a retardé si longtemps l'heure de naître. Pour s'essayer à les écrire, il fallait avoir au moins côtoyé l'ample courant vital dont les moindres flots ont des reflets de joie parmi des remous de douleur. Il fallait s'éloigner aussi, et le contempler à distance pour en dessiner la courbe et en saisir la perspective.

Mais, — est-il besoin de le dire ? — les mots *je* et *lui* ne désignent ici que très exceptionnellement l'auteur. Ils sont plutôt les interprètes anonymes d'un drame où *Elle* et *Lui* incarneraient des personnages sans cesse renouvelés, où *Je* ferait figure de récitant.

(1) Quelques centaines de vers tirés d'une première ébauche parurent dès 1899 dans le *Mercur de France* sous ce titre général : « la Tragédie de l'Amour ».

La poésie lyrique n'est pas obligatoirement restreinte à des confidences directes et personnelles. Elle est, avant tout, un mode d'exaltation. Si tu es poète, et si tu manques de modestie, tu peux y chercher un cadre somptueux pour ton portrait intime : tes désirs et tes fatuités, tes regrets et tes désolations y paraîtront grandis, — et très séduisants, je t'assure, si l'expression en demeure discrète. Même ils feraient merveille, si tu étais parfaitement sincère... L'amour est une manifestation du divin. Il pénètre le monde et le vivifie. Le célébrer, fût-ce en ton humble hypostase, c'est parler de choses éternelles.

Mais toi qui as écrit ce livre et qui me ressemblais hier, — toi que, l'œuvre finie, je regarde aujourd'hui avec des yeux étrangers, — toi donc, au lieu d'étudier désespérément ton miroir, tu as voulu montrer en beauté les sensations, les sentiments, les idées d'un petit peuple familial, formé d'êtres divers qui t'offraient des images de l'homme. Compagnie illusoire et fragile, que toi seul as créée selon tes souvenirs; mais elle t'apparaît vivante de toute la vie qu'elle résume. Fidèle aux gestes qu'elle doit représenter, elle te restera fidèle aussi, à toi qui la diriges. Si on l'ordonne expressément, je suis prêt à la déclarer même « objectifo-subjective »... Mais cette compagnie est de bon ton, encore qu'assez libre. Née de la poésie, elle préfère le parler délicat de France; et toi, qui le préfères aussi, tu la regarderas d'un œil paternel songer et s'émouvoir, remplir

enfin des rôles variés mais toujours humains, à ce « théâtre intérieur » qui, pour toi, est un moment de l'univers.

La poésie lyrique devient ainsi très proche de la poésie dramatique. À dire le vrai du vrai, toutes deux se pénètrent; et l'une ne finit point son chant quand l'autre a commencé le sien.

Je suppose que tes inclinations te portent à chercher ce qu'il y a de plus constant dans notre nature animale et sensible et pensante, puisque l'Amour est le thème choisi pour ton livre. De l'homme ou de la femme que tu viens de regarder face à face, tu formes un personnage qui en signifie nécessairement beaucoup d'autres, — car nous sommes frères dans la douleur et dans la joie. Mais à ce personnage, tu ne vas point laisser le veston ou la robe qui le particularise selon la fantaisie d'aujourd'hui, ni cette épingle de cravate, ni ce pendentif de Lalique : le temps où se meut la pure poésie est un temps idéal que ne mesurent pas nos horloges. Tes héros, tu répugnes plus encore à déployer sur eux les emphases que sait si bien draper la rhétorique : l'âme et les sens parlent seuls, dans l'amour, et leur sincérité rejette ce manteau tout gonflé d'éloquence, où se perd la vérité vigoureuse du geste, où s'amollit la force d'une attitude. Idées, images, parures quelconques, tu seras donc réduit à composer pour tes acteurs un costume d'une sobriété extrême, qui laisse au corps sa liberté nue; et le sentiment qu'exprime tout leur

être, tu voudras le montrer à nu, comme un visage sans masque.

Oui. Le sentiment nu. Nu comme les yeux de ton amante. Nu comme son beau regard, ce jour où il ne mentait point. Le nu est véridique. Ce qui ment, c'est ce qui prétend l'orner. Seul aussi il demeure, — toujours à peu près semblable à lui-même, presque étranger à l'heure qui varie, et prêt à reparaître tel qu'il fut et sera, s'il déchire les changeants oripeaux dont la mode a voulu l'affubler.

Par ce nu de la forme, ce nu du sentiment, te voici donc plus près de la Sculpture, de la Danse et de la Musique, plus éloigné de l'art du peintre. Les quelques « images », les quelques décors répartis çà et là n'y font rien : un peu d'air peut entrer par ces fenêtres ouvertes, mais il n'y a que musique et danse et vivante sculpture dans ta maison ; et tu as beau commencer par des mélodies idylliques, les seules pièces qui soient jouées sur la scène de ton petit théâtre intime appartiennent au genre de la tragédie.

Parfaitement ! À propos de ces choses minuscules, et faute d'un autre mot, j'ai dit LA TRAGÉDIE, — puisque celle-ci offre la forme la plus distante, et la plus dépouillée aussi, de tout ce qu'on pourrait appeler la « poésie parlée ». Tu crois que je veux rire ? Non pas !... ou à peine. Si ton cœur s'est gonflé parfois près du cœur immense de Beethoven, lorsque tu entendais une douleur

résignée se plaindre à elle-même dans le *largo* de la quatrième sonate pour piano, — si ton cœur saute dans ta poitrine quand tu écoutes le récit et l'*arioso* pathétiques de la trente-et-unième sonate, — je sais qu'après Stéphane Mallarmé, et sa pureté de cristal, le Racine d'*Andromaque*, de *Phèdre* et de *Bérénice* fut pour toi le dieu à qui l'on ne songe qu'en tremblant, celui que l'on voudrait suivre, de loin et à genoux.

Tu ne l'as pas suivi... Comment l'aurais-tu fait ? Il règne de toute sa lumière sur un temps que tu n'as point connu. Tu t'efforcerais en vain : jamais tu n'habiteras sa région de clarté ; et même, dans l'atmosphère trop raréfiée de ces monts dénudés où s'érige le signe impérieux de la Règle, sans doute l'air manquerait-il à tes avides poumons d'homme libre... Mais n'as-tu pas senti, quelquefois, sur ton front, peser la main du Maître ?

Tu vois bien que tu as des faiblesses pour la tragédie ! Et ton livre en est une, oui, presque malgré toi. Une très modeste tragédie évidemment ; une pauvre « tragédie sentimentale » où nul héros ne tue, où nul héros ne meurt ; où nulle péripétie ne relève l'action, — où rien même ne se passe, sinon dans le secret de l'âme et de la chair. Bien plus : à peine un conflit s'est-il précisé, voici qu'il s'interrompt pour faire place à un autre ! Ton livre, au fond, n'est qu'un recueil de petites « tragédies mutilées », un ramassis de troncs et de membres épars... Une scène te

suffit, que tu jugeais centrale et essentielle; tout le reste, ce qui précède et ce qui suit, tu pries le spectateur de l'imaginer à sa guise. Toi-même, tu n'en as cure; tu as ébauché ton fragment, — et que le torse féminin du Musée des Thermes soit ton modèle, ou le torse masculin du Belvédère, c'est à merveille, puisqu'ils se passent de bras, de jambes, et de tête aussi... — Quoi donc? Me serais-je mépris? Tu me parles de morceaux qui s'ajustent comme les éléments d'un groupe; tu dis avoir cherché une action variée mais continue, et que la *tragédie sentimentale* est celle-là, qui trouve son unité dans le cours de la vie humaine. Non pas *une* ou *des* tragédies, mais *la* tragédie de tous les jours?... Oui, je crois te comprendre enfin. Et si ton poème s'achève aux pieds de « l'amante immortelle », ce n'est pas sans dessein que tu fais celle-ci rayonner au-dessus des deux Couples terrestres : celui qui souffre encore en sa flamme stérile, et celui qui déjà s'enivre au cantique sacré de la joie.

A leur insu, n'est-ce pas Elle seule qu'ils ont aimée? N'est-ce point à sa beauté qu'ils aspirent tous les deux?

A. M.

A Henri de Régnier.

PROLOGUE

LA LÉGENDE DES HEURES

LA LEGENDE DES BEURES

ROLOGUE

...

La lumière est la sœur fervente de l'amour.
Ecoute : comme lui, belle et révélatrice,
elle naît de la nuit mortelle et créatrice...
La légende d'aimer est le songe d'un jour.

.

Mystérieuse, une nuée
s'ouvre au sourire d'un rayon;
et voici qu'au plus haut des montagnes de l'ombre
ruisselle et chante, par torrents d'or,
l'onde d'aurore.

Ainsi, sous le baiser de deux bouches nouées,
dans les limbes de l'être et dans l'âme du monde
une âme nouvelle a frémi.
De deux flammes, soudain, une autre flamme monte,

et voici qu'une source est jaillie,
et qu'une âme nouvelle a frémi, —
et voici qu'une force de vie
est née.

Oh rire émerveillé de la jeune lumière !
Cris et rires ! et joie et merveille
aux paupières de tout éblouies,
quand la lèvre inhabile au baiser, tour à tour
gémît, hésite, et presse avec les faims premières
les fruits lourds et jumeaux dont se gorge l'amour...

Mais bientôt tu grandis sous le front qui se lève,
Amour !
Souriant, et l'émule en délices de l'aube
sous l'adolescente clarté,
tu semblais faible comme un rêve;
et tout à coup, sous l'or du midi nonpareil,
prodigieux voici ton glaive
qui rayonne dans ta main haute.
Et déjà tu te dresses, tu frappes soudain,
et marques du tranchant les pas de nos destins,
redoutable Amour, ô Lumière !
Mais la Mort apparaît, qui te prend par la main, —
et ta sève s'épuise en l'insondable sein.

Les bûchers du couchant vont consumer le ciel.
Là-bas, où s'est brisé le grand cœur du soleil,
là-bas, comme épanché d'une blessure vive,
un sang rouge répand son flux torrentiel
que le ponant tarit en ses déserts vermeils.

Un pas mystérieux a fait trembler la rive.
Ecoute ! la lumière est morte, à peine née.
Le soir est là ; voici l'ombre prédestinée.
Regarde : le grand corps est faible dans son sang,
Amour,
Et son délire t'appelle encore.

Silence. Fais silence. Il n'est plus de lumière.
Un reste de clarté frémit, va défaillir...
Quelqu'un se meurt ; son âme hésite en ses paupières
et contemple là-bas les plaines s'endormir,
qu'éveilleront les chants d'une nouvelle aurore.

La nuit règne. Au lointain, les rives sont muettes.
Un conseil de la brise errante sur les blés
s'éloigne doucement vers les cieux étoilés :
c'est un songe qui plane, et fuit, et s'évapore...

• • • • •

— Ah ! roidis tes rudes mains d'homme,
toi qui connus l'amour, mon frère !
Car un souffle de fer ébranle les ténèbres,
et voici la terreur retentissante des trompettes
au souffle vaste de la mort.

— Mais lève très haut ton front d'homme
si le Dieu dans ton âme ardente se révèle,
mon frère :
car il est en sa Flamme une force éternelle
triomphatrice de la mort.

A Madame Marie Mockel.

L'HEURE INGÉNUË

L'HEURE INGENUE

A Mademoiselle Marie Mouchet

L'HEURE INGENUE

Jours de l'adolescence et du tendre languir
où la lèvre incertaine ignore son désir...

• • • • •

D'Elle vers Lui, de Lui vers Elle,
une rumeur lentement déroulée...

Volutes des sons qui s'appellent
et s'effleurent enfin sous une aube irrédelle,
la chaîne des chants s'est nouée.

SONGES INGÉNUUS

(ELLE).

« Un jour...

C'était loin, — je ne sais, —

à l'orée d'incertaines forêts,

aux abords d'un rivage désert

il passait;

et des mers et des mondes peut-être se meuvent
entre lui et mes yeux d'amante qui l'aimèrent.

L'ai-je vu, lui, de mes yeux graves,

ou bien s'il éclaira mes rêves,

le libre adolescent aux yeux candides ?

Ah ! je l'ai vu passer, charmant de gaucherie,

lui, sa naïve allure encore, et l'insoumise

fierté qui caressait d'un éclair d'aventure

son front si tendre, et ses gestes d'aurore,

et la flamme virile des yeux qu'il lève,
et son visage aux boucles déroulées.
Il passait, ignorant des choses défendues,
juvénile en sa grâce noble et ses yeux purs,
au seuil de la forêt où bruit l'avrillée.

Il m'a dit :

« Viens ! c'est toi, la fiancée promise.
Enfant, j'erre de val en mont vers la chimère.
Si longtemps m'attendit ta bouche indécise !
Viens, c'est toi, l'ignorée qu'un penser courtise,
et tu lèves les yeux comme une aube sur la mer.
Oh viens ! tu es mienne. Oh ! viens viens ! tout mon être
s'épuise en feux mortels vers ta grâce fleurie.
Viens, c'est toi ! Viens ! Oh toute la richesse de tes lèvres...
Mais si, dans le sommeil où l'ombre les captive,
tes longs vœux dénoués m'appellent et ne l'osent, —
aux jardins enchantés dont l'heure décisive
a séduit doucement les surprises décloses,
je serai, conquérant de tes linons furtifs,
l'adolescent rayon pour qui s'ouvrent les roses. »

FLAMMES

(LUI).

Les vents d'été, sous la tremblante courbe bleue
ont détendu leur âme anonchalie;
et la grande cité des lys
mirant le feu céleste en ses dômes vermeils
est comme une multiple flamme qui s'éveille
et va, de lieue en lieue.

Flamme innombrable ! toujours renaissante lumière,
belliqueuse et légère, et fervente à l'effort !
Fille indomptable de notre terre
d'où tu nais, tout à coup vers l'azur élancée
en conquérante de la mort,
ô flamme de l'inextinguible pensée !

Le cœur vide, j'errais sous le grand ciel d'été,
sans regards... Et ce fut comme en l'aube l'aurore,
l'étincelle avivant l'immobile clarté,
quand tu vins, toi la simple enfant au front baissé,
toute rayonnante de boucles d'or
et svelte et noble, — et que tu t'es dressée,
m'offrant tes mains de fiancée.

Flammes, flammes de la ville des lys,
souffles des dieux, songes sans prix,
vos secrets ont enfin secoué le sommeil.
O splendides brasiers de l'heure nonpareille
je ne vous voyais point, je n'avais pas compris...
Mais voici la clarté vivante qui s'éveille...

LE DOUX VISAGE

Doux visage où les pleurs s'unissent au sourire !

Un or fervent, un or mobile, que les fées
parfilent de leurs frêles doigts pour ta parure,
déroule de ton front la chute négligée
des boucles, des suaves boucles qui s'étirent.

Lève tes yeux où veille une clarté si pure,
azur vivant des eaux méditerranéennes.
Tout le ciel en ces limpidités léthéennes
apparaît, où la nuit révèle ses étoiles,
et la voûte immortelle où midi se consume
dénude ses rayons en leur flot virginal.

Oh dis ! est-ce le vol intangible d'une aile
mirée aux vagues sous la fugitive écume
qu'elle touche du bout d'une plume irréaliste...

— est-ce la courbe unie à la brise alizée
que fait la toile errante et blanche des voiliers,

ou seraient-ce les jeux légers de ta pensée
qui, sur cette onde où l'aube est idéalisée,
glissent, rêve de nue et de neige allié
à l'immobile transparence des glaciers ?...

L'ÂME NUE

ELLE.

Je t'ai vu, — ton ardeur s'y montrait dissipée, —
lever un jeune front que fit large l'orgueil.
Tu savais caresser, blesser, d'un mot, d'un rire,
semant la joie, semant le deuil,
selon le geste, selon le dire,
et parant ou pointant de l'épée...

Je t'ai vu, je t'ai vu fier et fort.
Tu semblais conquérir et maîtriser le sort;
et l'Amour, s'il ornait de ses roses ton seuil,
fuyait parfois, confus du méprisant accueil,
et pleurant de dépit sur une gerbe d'or.

LUI.

Ma force ? elle était d'ignorer
l'Amour en sa toute-puissance,
et la douceur qui fait pleurer.
Sur ce frivole front demeuré sans blessure,
ma folle et vaine confiance
flottait comme un panache au plus léger de l'air ;
et l'orgueil me couvrait de ses mailles de fer.

J'ai quitté, pièce à pièce, une inutile armure
que ton regard sait arracher.
Mais je suis, devant toi, sans défense ;
quel secret te pourrais-je cacher ?

Car l'Amour m'a vaincu, ce jour trop souhaité
où ma chair tressaillit sous la tendre morsure ;
et je t'apporte, amie, avec timidité,
ce cœur faible, ce cœur dépouillé, sans parure,
qui tremble dans sa nudité.

L'HEURE INEFFABLE

« Quel silence sur nous ! Comme nous sommes seuls...
C'est l'heure de l'angoisse douce, et du délice ;
et ton âme apparaît comme un jardin de fleurs
qu'une aube diluée a voilé de vapeurs.
Jardin clos, virginal asile où je me glisse
avec crainte, — et mon pas a fléchi sur le seuil.

L'air est muet. Pas un bruissement de feuilles.
Une dernière étoile tremble, qui s'épuise.
Il semble que le ciel ait tari sa lumière ;
mais la brume scintille, où tombent goutte à goutte
des diamants parmi des millions de lys.

Tout est charme en suspens et suave mystère.
J'attends. Je contemple. J'écoute.

.

L'opaline buée ondule, se soulève;
et peu à peu, dans l'air d'argent, voici que s'ouvre
un chemin de clarté comme en rêve !...
Sous l'adolescence du jour,
doucement, lentement, se découvre
une profonde solitude.

Elle apparaît à peine en sa blancheur confuse.
Mes regards ignorants se sont perdus en elle
et n'en touchent point les limites.
Mais un plus diaphane espace la révèle,
et parfumée au gré léger de sa dérive
la brise m'a parlé de roses invisibles.

N'est-ce pas aujourd'hui qu'un ange
sous le scintillement de ses ailes étranges
s'est penché, et regarde la terre
par une brisure des cieux ?
Et voici qu'une tiède haleine
s'élève, en délice, s'élève
de l'abîme incertain de nos plaines,
et pénètre l'éther radieux.

Mais l'ange, doucement troublé aux pieds de Dieu,
hésite,
et ne devine pas, en son âme étrangère,
qu'une rose d'amour éclore à la lumière
parfume le jour merveilleux,
et que tu viens d'ouvrir les yeux.

Il s'incline, contemple la terre,
et dit : « Elle est lointaine !
Je ne vois pas; je ne sais pas... je la découvre à peine.
Qu'est-ce donc qui m'émeut ainsi ?
Quel message adorable et quelle volupté ?
Quelque secret de Dieu perdu dans la clarté ?
Ou bien serait-ce l'étrange lieu
qu'habite, dit-on, l'Ineffable,
où rien n'a plus de voix dans l'air mélodieux
que les pas du vent sur le sable ? »

Il écoute, et déjà tressaille dans les cieux.
Car ton âme m'a dit des mots silencieux
plus légers que le souffle qui passe,
et si limpides, si purs et clairs,
qu'ils semblent, comme la lumière,
percer de rayons tout l'espace.

LES FIANCÉS

« Pourquoi, ma bien-aimée, suis-je ainsi devant toi
si grave, en ce silence où me parlent tes yeux ?
Leur lumière, ravie aux glaciers radieux,
se fond en un regard égal aux ondes bleues
que distille la vierge neige des montagnes,
et la limpidité de cette eau baptismale
apaise dans mon cœur, triste d'un vieil émoi,
toute l'aridité d'un désir qui fait mal.

Ta main, — tu me l'avais, songeuse, abandonnée, —
laisse sur mes genoux peser son poids frivole,
en oiseau confiant qui ne prend pas son vol
et doucement posé, touche le sol
où survit la tiédeur lourde de la journée.

Faible de te sentir en mes bras désarmée, —
plus docile que ces légères graminées

qu'un rien de brise agite au sommet du vieux mur, —
je tremble devant toi...

Comme le soir est pur !
Il semble qu'on entende, au vague des ramées,
comme un frôlement d'ombre errer les Destinées.

Tu écoutes leur chant divin qui nous rassemble;
mais un souffle se joue en tes cheveux dorés
et m'a redit nos pas lentement égarés
par une nuit de lune où bruissaient les trembles...

Et cette heure est si grande, elle est si frêle que j'ai peur
sous tes beaux yeux voilés où languit la pensée.
Oh bien-aimée ! auprès de toi j'ai peur
d'effrayer le secret que me garde ta bouche,
et que ma lèvre n'effarouche
le blanc vol de ta main comme une aile posée
avec le songe errant des âmes fiancées.

Car il est descendu des célestes palais
et frémit entre nous, étonné de la terre,
l'Ange voluptueux et jaloux du mystère —
qui ne revient jamais ! »

A *Tancredi de Visan.*

IMAGE

Chanson des pas légers

I.

*Qui redira, ma mie aimée à l'âme inéclose
ah !
tes pas légers par les sentiers,
tes jeux d'enfants, ta grâce qui n'ose
et rit sans pitié,
ah !
et rit sans pitié !*

II.

*Loin dans les bois, ma mie aimée, au loin dans les bois,
ah !
une ombre où veille un sourd murmure,
un lent frisson parmi la ramure,
et l'âme est sans voix
ah !
et l'âme est sans voix.*

III.

*Qui le dira, ma mie aimée, (un souffle de rose
ah !)*

l'amour naissant, qui le dira ?

Son tendre vol à peine se pose,

et ne reviendra,

ah !

et ne reviendra.

IV.

*Seule en ce pré, ma mie aimée, au bout du long pré,
ah !*

ton rêve naît et s'émerveille,

et sur ce cœur enfin qui s'éveille

tes yeux ont pleuré,

ah !

tes yeux ont pleuré.

V.

Qui redira, ma mie aimée, ah qui redira,

ah !

nos fronts penchés, ta douce guise,

*un chant secret au cœur qui se brise...
et toi dans mes bras,
ah !
et toi dans mes bras !*

A Paul Valéry.

LE PREMIER CANTIQUE

LES HEURES VERMEILLES

Je te salue, Je t'admire, Tu te vois,
l'homme et l'âme, l'esprit et le corps de l'homme,
qui par toi se révèle à moi, jeune homme,
l'espèce des autres hommes.
Où d'abord de la nouveauté,
à toi qui te répètes toi-même
le don d'être et d'être aimé de la grâce infinie.

ELLE

Je te salue, que tu sois à tes plus chères heures,
et te salue l'âme de la grâce, parfois,
quand tu es, quand tu es, quand tu es,
à toi qui te répètes à toi-même
que tu es l'âme de la grâce de la grâce,
que tu es, que tu es, que tu es, que tu es,
Moi, moi-même, je suis l'âme de la grâce.

LES HEURES VERMEILLES

LES HEURES VERMEILLES
LES HEURES VERMEILLES
LES HEURES VERMEILLES

LES HEURES VERMEILLES

LE PREMIER CANTIQUE

LUI.

Je te rêvais. Je t'attendais. Et te voici,
fraîche comme l'avril et douce de caresses,
toi par qui se révèle à mon jeune souci
l'espoir des naïves tendresses.
Oh délice de ta venue,
à toi qui m'apportes ainsi
le don libre et charmant de ta grâce ingénue !

ELLE.

Je ne veux que m'unir à tes plus chers émois;
et ce sable léger où le songe, parfois,
guide ta main traçant des signes de beauté,
n'est pas plus docile à tes doigts
que ne l'est au chant de ta voix
une enfant dont l'amour est toute la fierté.
Mon bien-aimé, je suis l'ombre de ta clarté.

LUI.

Glisse tes mains, tes mains fragiles dans les miennes.
Donne-moi la candeur de ce sein virginal
et ces mains, ces petites mains magiciennes,
cueilleuses de bonheur et semeuses de mal...
Quand tu lèves les yeux, le monde se réveille !
Emule en volupté vivante des pétales
que visite en son vol un caprice d'abeille,
j'ai vu s'épanouir ta bouche floréale,
et ta lèvre distille un nectar de baisers

ELLE.

Mon bien-aimé, vois ! je t'apporte mon baiser
encore hésitant et craintif,
et tout ce cœur tremblant que tu pourrais briser.

LUI.

Premier baiser ! vertige où l'on voudrait mourir.
Nuage déchiré d'un orient de rêve !
Ton baiser, flamme errante, embrasement furtif
de la lumière qui se lève !
Ardente éclosion, délice du désir
sous l'aube où rit la chair d'insidieuses roses...

Ton baiser, ton baiser fugitif
et pareil à l'oiseau qui se pose;
ton baiser plus subtil, plus léger que l'haleine
du matin, quand il naît sur l'horizon suave
et se parfume au cœur naïf des marjolaines.

ELLE.

Sans nul regret, sans nul effroi,
je ne suis à tes pieds que ta petite esclave.
Regarde : voici toute moi
qui m'incline languissamment sur ton épaule,
joyeuse, ruisselante du don lumineux
et vermeil de mes longs cheveux.

LUI.

Oh merveille du charme impalpable et soyeux !
Il m'inonde; il ravit et caresse mes paumes
sous une vague de soleil.
Dociles, tièdes, sinueux,
je les noue à mes doigts, à mon cou, tes cheveux,
tendresse de la femme adorable et sans force
dont la faiblesse fait plus puissant un cœur d'homme;
douce courbes ! ramure où le jour vient d'éclorre, —

forêt de fée éparpillant ses feuilles d'or
et semant à foison l'innombrable trésor
où cette avide main s'enfouit tout entière.

ELLE.

Mon bien-aimé, voici ta source de lumière :
je me donne toute en mes yeux.

LUI.

Quel plus profond secret me voile ton sourire ?
J'en voudrais aspirer le mystère en tes yeux.
Oui, leur silence est radieux ;
j'y plonge en la fraîcheur étrange d'une eau vive
qui désaltère, qui enivre...
et ton âme aux nuages errants fiancée
comme une onde ignorant les destins qu'elle mire,
glisse, fuyante et sans pensée.
Donne, donne ces yeux de lucide cristal ;
donne tes yeux déserts et purs, tes yeux sans pleurs,
cruels ingénument d'ignorer la douleur,
et baigne ma tristesse en leur flot glacial.

ELLE.

Ton regard, — il me cherche si loin ! — me fait mal.
Quel songe s'est enfui, si la ferveur nous reste ?
Laisse tes yeux mourir dans mes yeux, et tout bas
je te dirai : Voici le plus doux de mes gestes ;
mon bien-aimé, je t'ouvre l'accueil de mes bras,
et pour une étreinte céleste
cette âme où lentement tu me découvriras.
Mon bien-aimé, ne parle pas :
laissons le transparent silence
en tremblant rayonner sur notre long désir...

LUI.

Les plus muettes confidences
murmurent en nos yeux ce que nul n'a pu dire.

ELLE.

Laissons autour de nous frémir
la limpidité du silence.
Mon bien-aimé, ne pensons pas.
Qu'importe la splendeur du monde ou sa détresse,
quand je t'appelle à ma caresse ?
Viens cueillir la fleur de ma bouche,

cueille les voluptés que la parole étouffe
et qui vont s'éveiller en mes replis confus...

LUI.

Donne le pain, le vin d'amour. Ne parlons plus.
Unissons nos longs vœux à l'éternel cantique
où l'âme évanouie en mourantes musiques
renaît avec des mots qu'on écoute à genoux.

ELLE.

A ta lèvre, ma lèvre ardemment se fiance.
Rien n'est plus qu'un baiser. Le temps autour de nous
arrête son vol qui se brise...

LUI.

Et le rêve se cristallise
dans les diamants du silence.

SOUFFLE NOCTURNE

Le soir. Le silence. — Une étoile,
dans l'azurine transparence,
paraît et se pose
sur le cyprès, là-bas, près du vieux mur.
La lune, aux plaines du ciel pâle,
a fleuri sa magique rose...
Silence.

.

Qu'est-ce donc qui passe dans l'air ?
Quelle voix frêle de l'azur
qui se mêle à nos voix tombées,
pareille au son de nos pensées
et des paroles qu'on n'a point dites ?...

Serait-ce, crois-tu, le chant des sphères ?
Vient-il des astres de la nuit,
ce chant suave, ce chant sans lèvres,
et dit-il, invisible en sa haute harmonie,
le vertige du monde où l'on sent Dieu grandir ?

Quelle brise ineffable, — écoute ! — quelle brise
vient à nous des lointains ardents de l'univers
et nous gonfle le cœur encore, et nous élève,
ombres sans fin par une ombre menées,
songe léger d'ailes de graminées
qu'un souffle déchire en ses jeux...

Ecoute ! c'est l'étrange haleine des ténèbres.
Ecoute, écoute, et ferme les yeux.
Cède ton âme à sa caresse,
donne-moi tout entière, et qu'elle te pénètre
lorsque tu fermeras les yeux.
Fille du sort mystérieux
la feuille, qui passe au vent, s'active
à la beauté du monde où se propage Dieu,
et ton cœur en révolte et ton cri de vertige
ne pèsent pas plus sous les cieux,
que le frémissement fragile d'une tige.

Ne pleure point. Ne parle pas.
Regarde : toutes les étoiles
pour caresser nos fronts ont des gestes de feu.
Laisse, dans la nuit nuptiale,
les astres nous bénir d'un pardon de lumière
qui depuis dix mille ans, parmi l'aride éther,
cherchait sans fin nos jeunes yeux.
Ne pleure point. Ne tremble pas.
Viens ! un monde futur tressaille,
et palpite et espère en notre double émoi.

Dieu respire en la plaine immense qui s'endort.

Sous la limpidité des célestes merveilles,
le silence gonflé d'amour et de prière
frémit en l'ombre qui nous veille.
Un désir innombrable est monté de la terre.
Il monte, il monte, il grandit encore...

.

Le feu de nos baisers consumerait la Mort.

L'HEURE ACCOMPLIE

Heure mystérieuse et grave, où le désir
s'exalte en cette force tendre qui te dompte
et nous révèle enfin, et te fait défaillir
au seuil de grands abîmes d'ombre.

Rameaux entrelacés d'une forêt d'amour,
mille pensers confus en ta nuit s'enchevêtrent.
Tu gémiss, tu tressailles; tu sens tour à tour
un être se mourir et revivre en ton être.
Nos longs vœux enlacés dans la nuit s'enchevêtrent.

Il semble qu'un éclair déchire le ciel lourd...
et déjà tu n'es plus qu'une flottante ivresse
quand le dieu tout à coup terrible qui te presse
triomphe de tes cris en tes tressaillements.

(Oh tes cheveux, et tes faibles mains en détresse...
et quel chemin d'azur et de ravissement
s'ouvre, jusqu'à l'essaim doré du firmament !)

.

Blottie entre mes bras, repose doucement.
(... Oh tes cheveux et tes faibles mains de caresses...)

Quelle exquise langueur en cet apaisement !
En ce vague réveil, quelles clartés de neige
démêlent sur nos fronts incertains les ténèbres ?
Quel esprit de la terre enfin s'est délié ?
Quel fantôme est errant ? quelle rose veut naître ?

Un irréel désir au cœur extasié
murmure, cantilène sans mots, et s'allège
vers les cieux ;
un cristal mélodieux d'arpèges
s'irise à l'horizon vaporeux...

Est-ce l'aube ?

est-ce encore la nuit, cet ineffable rêve
où du rayonnement sacré de tes épaules
l'illusion du jour comme un ange s'élève ?
Est-ce une aile, ce frémissement qui nous frôle,
ou si l'heure trop belle en sanglotant s'achève ?

Notre âme évanouie aux doux néants d'aimer
sait-elle si la vie en nous est revenue,
ou si, d'entre nos bras tendrement refermés,
une Apparition se glisse, blanche et nue,
et sourit aux amants dont l'ivresse a goûté
aux secrets de la Mort une autre volupté ?

Tout est recueillement et solitude close.
Est-il un seul désir ? est-il une pensée ?
Tu reposes. Nos chairs exquisément lassées
épousent dans le calme léthéen des choses
leur mutuelle extase et leur mourant mystère.
Quelles ondes ont fui les rives de la terre ?
et quel voile irisé sur nos fronts se dénoue ?

Au charme qui s'émeut en nous, autour de nous,
retrouves-tu, planant sur ta plus fraîche enfance,
ô ma sœur,
l'impalpable vol du bonheur ?
Vois : la clarté s'épand comme un lac d'innocence,
et notre blanc réveil égale sa candeur.

Léger en cette paix immense,
le battement d'une aile invisible, ô ma sœur,
faiblement, frêlement, fait vibrer le silence.

A Francis Vielé-Griffin.

IMAGE

Chanson du rire et des pleurs

*J'épiais une voix, la voix tendre et lasse
d'une âme blessée, et qui chante...
(Réponds, ô mon cœur, si tu te lamentes
quand l'amour te serre en ses mains tenaces,
quand son front menace ?)*

*J'épiais une voix, douce, tendre et lasse;
et parmi le grand souffle du vent de novembre,
une Voix inconnue a peuplé tout l'espace.*

— « Rire sans fin, qui ne sait que son rire,
disait-elle,
larmes sans fin, qui ne savent que larmes...
Ah ! sous l'immense vertige du ciel
elles mentent, les larmes ! ils mentent, les rires !

*Et toutes les voix du monde, à la fois, —
fortes et douces, d'amants et d'amantes, —
voici que s'écrient tout à coup mille voix :
— « Les pleurs sont au rire et le rire est aux pleurs,
comme l'arome est en l'âme des fleurs. »*

*Et puis, les voix parlent encore,
et c'est un long murmure d'or.*

*« Ecoute les conseils qui montent de la terre.
L'espoir mystérieux visite la douleur;
d'un parfum de regret l'extase est envahie.
Le jour naît de la nuit, l'ombre de la lumière :
en la vie est la mort, en la mort est la vie.*

*« La Tristesse, qui tremble, s'émeut sur tes lèvres,
et la Joie, folle d'être, se noue à ton rêve;
elles vont et s'appellent, ainsi que des sœurs,
et l'une, toujours, est de l'autre suivie.*

*Et ta sœur qui se nomme la Joie est jolie;
mais elle est grave, et belle aussi, ton autre sœur !*

« L'une après l'autre, elles prennent tes mains,
(la main gauche a la plainte, et la droite le rite),
et docile, tu vas au gré des chemins,
et l'espoir a souri du regret qui soupire.

« Lourde est la main, hélas ! que tu lèves
vers ton désir s'il passe et fuit ;
mais l'autre main, rapide et légère,
sème des fleurs épanouies.
Et ta sœur aux yeux noirs et la doucement blonde
mènent tes pas sur les routes du monde ;
et l'une, puis l'autre, de toi se délie...

et revient si ton cœur l'oublie.

« Or voici qu'éperdue, un jour,
aux parfums de l'été voluptueux et lourd,
la belle aux yeux bleus qui chantait
tressaille, hésite, le front distrait,
et module au silence émouvant des forêts
le mal harmonieux de sa mélancolie.
Et celle qui pleurait sous la nuit de ses boucles
relève sa tête anonchalie,
s'arrête, sourit à la blonde, l'écoute...

« Immobile, leur âme en suspens n'est qu'un souffle.

*« Et soudain les deux sœurs dont la bouche supplie,
lasses de t'aimer tour à tour,
s'enlacent d'une double étreinte qui les plie...
et saisi d'un mal ivre, en un cri de folie,
tu presses dans tes bras l'Amour.*

L'HEURE INCERTAINE

« L'humanité est une machine à vapeur »

(C'est le titre d'un livre de Jules Verne)

« Et pourtant la vie est si douce »

« Et pourtant la mort est si douce »

« Et pourtant la vie est si douce »

« Et pourtant la mort est si douce »

« Et pourtant la vie est si douce »

« Et pourtant la mort est si douce »

« Et pourtant la vie est si douce »

« Et pourtant la mort est si douce »

« Et pourtant la vie est si douce »

« Et pourtant la mort est si douce »

« Et pourtant la vie est si douce »

« Et pourtant la mort est si douce »

« Et pourtant la vie est si douce »

« Et pourtant la mort est si douce »

« Et pourtant la vie est si douce »

« Et pourtant la mort est si douce »

« Et pourtant la vie est si douce »

« Et pourtant la mort est si douce »

« Et pourtant la vie est si douce »

« Et pourtant la mort est si douce »

« Et pourtant la vie est si douce »

« Et pourtant la mort est si douce »

« Et pourtant la vie est si douce »

« Et pourtant la mort est si douce »

A Armand Rassenfosse.

ROSES DU JARDIN CLOS

L'HEURE INCERTAINE

La dernière fleur se dore en langueur
vaporante, s'élevant de la terre respirable
Sous les ombres s'épanouit une tendre lumière
Le secret de la terre amoureuse s'exhale.

Un parfum imperceptible se perd au fond du soir,
de rien à dire par étrangeté de la soirée,
mais l'air sent, vague et léger, qui bat de l'aile,
un rythme subtil de roses à l'incertaine.

Quelle fervente envie vos lèvres défilées ?
Quelle tendresse vaille en l'heure qui s'empare ?
Ma volupté se trouble et vous appelle en soi,
vous, les gâcher d'amour que je n'ai par cueillies.

A. Arnold Rosenfeld

L'HEURE INCERTAINE

ROSES DU JARDIN CLOS

La dernière clarté se dilue en langueur
vaporeuse, apaisant la brise vespérale.
Sous les ombres, s'étouffe une tendre tiédeur :
le secret de la terre amoureuse s'exhale.

Un parc seigneurial se perd au fond du soir,
et rien à des pas étrangers ne le révèle ;
mais j'ai senti, vague et léger, qui bat de l'aile,
un arôme épuisé de roses s'émouvoir.

Quelle ferveur survit aux forces défaillies ?
Quelle tendresse veille en l'heure qui s'endort ?
Ma volupté se trouble et vous appelle encor,
vous, les gerbes d'amour que je n'ai pas cueillies.

En ces jardins jaloux vous êtes enfermées;
mais vos souffles vivants, ô glorieuses roses,
ont franchi les hauts murs et les barrières closes...
Et parmi le silence et la paix des ramées
j'aspire en frémissant vos âmes parfumées.

L'INUTILE VOLUPTÉ

Elle disait :

« Ta jeunesse à mes pieds est une enfant pensive
et triste, que mon ombre exile du soleil.

Penche-toi : son regard est vague du réveil...

Cueille un lit odorant de flouves qui l'enivre,
et pleure si sa grâce en tes bras se rendort.

« Ami, ami qui voulus être fort,
cœur hésitant ! ne peux-tu donc choisir
du souffle qui cherche sans fin son désir
ou de la feuille qui cède et plie ?

« Non, laisse-moi; je suis plus seule que la mort.
Qu'importe que ma lèvre à ta lèvre se donne ?
Le vent, dans la ramure à peine qui résonne,
effleure, étreint, et puis oublie...

Pour ouvrir en ton âme une nouvelle aurore
que faut-il, amant qui t'ignores ?
Une rose voluptueuse épanouie... »

Et je lui dis :

« Quittons ces jeux d'enfants.
Cette heure est vaine et triste; une autre heure l'emporte.
La joie ne sourit plus, mais la douleur est morte... »

Elle leva sur moi son beau regard tremblant
dont me suivit en vain l'inquiète prière.

.

O vie ! ô territoires d'ombre et de lumière !
Grands parcs luxuriants d'un triomphe de roses
où les feux du soleil, sur la terre,
sont des bouches d'or qui se posent !

Roses ! roses de chair ! ivresse grandiose
des parfums où j'allais penché, comme on chancelle,
errant de la plus vive à la plus sensuelle
pour cueillir, de ces doigts désenlacés des tiens,
les corolles de sang, splendides et cruelles !

Je riais... et soudain tu fus parmi elles,
légère et sans but, comme l'ombre éternelle
qui s'unit à nos pas, au hasard des chemins.
Une guirlande flottait dans tes mains.

Ce fut toi, — je rêvais, — si tendrement offerte,
souriante et nouant, puis dénouant le doux lien...
Toi !

Je rêvais. On rêve d'un rien.
Une ombre vint, s'enfuit; la terre fut déserte,

mais d'invisibles doigts avaient touché les miens.

(Oh détresse des sens qu'on gorge de plaisir !
Cris tragiques des chairs où nulle âme ne chante !
Oh jours perdus, beaux yeux désolés des amantes,
laissez-vous donc toujours au fond du souvenir
cette douceur si faible, et qui ne peut mourir...)

L'ESCLAVE

ELLE.

Je le sens, tu t'écartes de moi.

LUI.

Hélas ! pourquoi m'éloignerais-je,
puisqu'un douloureux sortilège
partout me fait ouïr ta voix ?

ELLE.

Et pourtant, tu retires ta main...

LUI.

Qu'importe, si ta main gardienne,

paume sur paume, serre la mienne
sur la douce chaleur de ton sein ?
Qu'importent mes vœux incertains
et ma volonté qui vacille ?
Il t'enchaîne mes pas dociles,
le désir pareil au destin.

ELLE.

Ton front s'est détourné. Ne suis-je donc plus belle ?

LUI.

Oh mirage qui te fit telle
et répète sans fin ta décevante image !
Que me sert de chercher, de rivage en rivage,
la solitude sous les cieux ?
Hélas ! je t'emporte en mes yeux.

LA CHAMBRE VIDE

La lampe est allumée.
Blanche, glorieuse, toute parée,
la table est prête pour l'accueil.
Dans les bassins d'argent, nobles de cent années,
des roses, l'une à l'autre, en guirlandes sourient,
et le cristal, qui fait du vin des pierreries,
chante déjà la bienvenue
au maître fatigué qui passera le seuil.

La porte est close; la chambre est tiède et recueillie;
il semble que le vol des heures s'y repose.
La joie, on le dirait, au rire de la clarté
scintille clair parmi les frêles verreries.
Mais n'est-ce un long et lourd effluve de mélancolie,
ce qui monte, si lentement monte
des profondeurs confuses du parc déserté ?

Ah ! l'odeur est trop douce, des fleurs exhalée !
Quelque chose s'étouffe ici, d'irrévélé,
et la croisée, ouverte encore
vers l'ombre aux mirages épars,
appelle un front pensif qui ne s'y penche pas.

Nullle présence. Rien ne résonne.
Peut-être ici qu'une âme est morte
dont la voix jamais n'a chanté ?
Le silence n'est-il hanté
par la détresse de personne ?

Tout est calme. La terre élargit son sommeil,
et les vents dorment au creux des vallées.
Le ciel se meut, profond d'étoiles.
Sur les cimes du parc, là-bas, sur les plaines,
et jusqu'au fleuve dont les eaux pâles
au plus loin des mers sont allées,
la nuit est un voile impalpable qui plane.

Ici, pourtant, vers les allées
d'où s'est enfui déjà l'été,
la lampe au verbe d'or dit une cantilène,
et c'est comme une voix d'amante qui s'élève,

comme un appel humain dans l'espace jeté
qui va mourir obscurément parmi les chênes.

Méditantes et attentives
sous les heures dont l'aile est reclose,
toutes les choses retiennent leur haleine;
et dans l'air où n'oscille plus nulle brise,
le silence est comme une plume suspendue.

* * *

Hélas ! hélas ! dans la chambre déserte
en vain brûle la lampe au chant de bienvenue;
hélas en vain ! et la croisée ouverte
prolonge son regard parmi l'ombre incertaine.
La nappe est fraîche et blanche, en vain, comme une femme;
l'une vers l'autre en vain se penchent les fleurs enlacées;
toutes choses palpitent en vain comme une âme,
comme une âme d'amante, douce et blessée...

Le maître est loin; le maître est loin d'ici.

Est-il venu jadis, le maître bien voulu ?
En un songe de sang et de force guerrière

peut-être a-t-il passé, ivre de sa chimère,
avide de fureurs et d'amours défendues ?
Peut-être son grand cœur, las de vaincre le monde,
las d'avoir trop cherché la joie qui le déçut,
n'a-t-il pas deviné dans cette nuit profonde
le lieu du bon repos si longtemps attendu ?

A-t-il jamais connu le tiède asile,
et sait-il que la lampe veille, et sait-il
que la table, pour lui, chaque jour est dressée ?
Ou bien s'il est parti, au gré du fleuve, vers les villes,
insoucieux, de rive en rive, comme on rêve,
en souriant aux pleurs qui glissaient de ses rames ?

Peut-être il vient, la bouche amère, à un foyer vide de
pleurer la maison délaissée ? [flamme
Là-bas, en fugitif esclave du destin,
à l'heure où son étoile à l'horizon se lève,
songe-t-il à la chambre si douce de roses
où le soir à son front allégeait la pensée ?
— ah ! ne sait-il qu'ici, prête pour le festin,
la coupe de cristal attend toujours sa lèvre ?

Le maître est loin; les vents et les mauvaises routes

ont emporté ses pas, qui hésitaient peut-être...
ou peut-être, perdu aux carrefours que l'on redoute,
fuit-il éperdument la suave saveur
des vins où le soleil a mûri des prestiges, —
et craint-il le soudain vertige
dont on meurt ?

Le silence frémit, en suspens, comme une feuille.
L'heure voltige, hésite, puis se pose.
Mais la porte, toujours, toujours reste close :
nul talon familier ne frappera le seuil ;
et gardienne oubliée, ivre de lassitude,
pour encore attester l'inutile trésor,
la lampe, érigeant haut sa haute flamme d'or,

brûle l'aride solitude.

A Robert de Souza.

IMAGE

Chanson de la fillette

Sais-tu le conte de la fillette ?

*Des fleurs dans les mains, douces violettes,
oh ! la tendre, la folle chose !... —
et parmi ses boucles des roses,
guirlande et couronne à la fois, —
elle, chantant, s'en venait par les bois,
toute joyeuse d'un jeune émoi.*

*(Sais-tu le conte de la fillette,
de la fillette amoureuse du roi ?)*

*Elle chantait, allant par les bois :
« Est-il au monde, plus qu'en mes roses,
tira d'amour où les lèvres se posent ?
Est-il plus fraîches violettes
que ma cueillette ?*

*Ah ! violettes, violettes et roses,
ainsi parée pour messire le roi,
est-il une chose à mon cœur en émoi
que dire je n'ose ?... »*

(Et c'est le conte de la fillette).

*Or, là-bas, sur la grand'route grise
soulevée en nuage au midi qui poudroie,
la haute cavalcade apparaît en surprise;
et voici, tout brillant, notre sire le Roi, —
trompettes d'or, jaune oriflamme,
cent chevaliers en noble arroi
et, glorieuses de velours et de soie,
les belles dames...*

*Et c'est le conte de la fillette
qui s'en venait en chantant par les bois.
C'est le conte de la fillette
au cœur pantois,
et des roses, des violettes
déchirées par ses tristes doigts.*

Tombez, les fleurs ! Tombez effeuillées

*sur la route grise où chevauche le Roi.
Barons tout revêtus d'orfroi
et vous, riches dames, les avez foulées.
Galopez, chevaliers ! flotez, oriflamme !
Riez, ah ! riches, méchantes dames...
« Violettes, mes sœurs, je l'aime à genoux !
Roses, mes roses, qu'eût-il fait de vous ? »*

.

*(Mais toi, dans les jardins du rêve, cette nuit,
toi que j'ai vu cueillir, nouer ainsi,
les plus riants bouquets pour celle qui te fuit...
regarde : qu'as-tu dans les mains, quand la voici ?)*

*A la mémoire noble et charmante
de Stuart Merrill.*

LES HEURES DE FEU

ENIVREMENT

LUI.

Soir immobile où meurt un murmure de trembles;
soir lourd de tout le poids orageux d'un long jour.
L'air étouffe un battement d'ailes; le ciel tremble,
et la terre sans force a défailli d'amour.

Dans l'heure qui languit, altéré je me penche
sur ta grâce mirée au clair du souvenir
où tu glisses, frisson d'épaule, éclair de hanche,
nue en l'inexhaustible source du désir.

Mais voici que s'éveille, et me trouble, et me grise
ton parfum où survit le secret du baiser.

Et c'est, à peine errant au sommeil de la brise,
un souffle qui succombe et ne veut s'épuiser,

une âme qui s'émeut, une chair qui se brise...

LA MESSAGÈRE

ELLE.

Ferme les yeux; je viens t'apporter la douleur.

Tes vœux adolescents, parés d'erreurs légères,
avaient cru se fleurir aux yeux de l'Etrangère
qui survint, révélant un délice menteur
à ta jeunesse émerveillée,
et passa, grave et belle en sa haute pâleur
parmi l'aurore épanouie en la feuillée.

Ami, je viens en triste messagère !
Pour elle, tu fus l'instant d'un rire,
ou d'un rêve que vit l'avrillée...
A d'autres elle donne un mensonger délire;
mais du songe d'aimer elle s'est réveillée,

et la rose, l'humide rose du baiser
qui fut douce aux caprices tendres de sa bouche,
la rose du baiser que tes lèvres ouvrirent,
au gré de tous les vents elle s'est effeuillée.

O frère ! la trop rude peine qui te touche
est ma peine ; et je pleure, hélas ! agenouillée
vers toi qui détournes la tête.

Mon frère, ne m'entends-tu pas ?
Ecoute, écoute ! c'est moi, la sœur
en vain méconnue et blessée,
oublieuse du jour où tu l'as délaissée,
et qui hait la victoire où tu n'es pas vainqueur.

Je mêle mon triomphe en pleurs à ta défaite ;
je presserai tes mains que l'angoisse désarme,
je soutiendrai ton front découronné de joie ;
et je me penche, avec toutes mes larmes,
vers toi, frère, vers toi,
pour baiser tes lourds yeux hantés par le malheur,
triste mortellement d'avoir meurtri ton cœur.

.

Ecarte, de ton front abandonné, tes mains ;

repose ainsi, blessé, dans mes bras, sur mon sein,
et que ton cœur trahi trouve mon cœur fidèle.
Laisse errer les regrets du lointain
autour de toi, comme des ailes...
Pareils aux hôtes légers de l'air
qui mêlent, démêlent leur vol diaphane
et se fondent parmi la buée de la plaine,
ainsi, tout près de moi, dans la caresse de mon haleine,
laisse errer, laisse errer les regrets du lointain ;
laisse glisser leur charme incertain :
autour de nous, selon l'heure qui plane,
c'est le rêve, et la ligne évasive d'une aile,
et la brise où frémit à peine
la vie aux fragiles membranes...

Le souvenir des pleurs te sourira demain ;
et moi, te berçant de mes mains,
parfois je songerai qu'une ombre fraternelle
cherche mon ombre errante au soleil des chemins.

Le sais-tu, frère ingrat, que ma douceur rebelle
a connu ton oubli sans t'oublier jamais ?
Je fus celle qui rit, sanglote et rit encore
de toute son âme enfantine et belle
vers des yeux défleuris de clarté, qui l'ignorent.
Tu me fuyais ; et moi, comme une sœur, j'aimais.

J'avais grandi, l'enfant de ta pensée,
— et moi-même, je m'en étonne —
pour nouer sur ton front des mains de fiancée;
j'étais celle qui vient et se donne,
pleure en sa chevelure à ses doigts enlacée,
ou chante du baiser distrait qui la console.

Grave, si tu le veux, ou futile et frivole,
regarde, je suis toujours telle...
Mais tu ne m'as point vue, ô frère, jamais vue !
Sais-tu qu'une langueur ardente et méconnue
s'apparie en mes yeux à la mer immortelle ?
et que mes longs pensers glissent, murènes d'or,
au profond de ces eaux ineffablement pures
dont nul n'a pénétré les abîmes d'azur ?
et sais-tu... Mais regarde ! les nœuds de mes boucles
sont des serpents de feu tout vibrants d'étincelles,
et cette pulpe frémissante et rouge
est ma bouche, qui s'offre à ta lèvre épuisée,
lourde des plus fervents baisers !

Veux-tu qu'entre mes bras s'étouffe ta détresse ?
L'étrangère est partie et ne reviendra plus !
Folle amante mieux qu'elle et plus qu'elle subtile,
je t'ensevelirai vivant sous mes caresses.

Oh ! le sais-tu, frère, le sais-tu,
que mes baisers sont comme des vagues,
et que tu te perdrais en leurs vivants reflux ?

Elle ?... Mais sa beauté fut une arme inutile,
elle qui dut te fuir sans lasser ton courage, —
et j'en ris ! ah j'en ris, toute faible en tes bras.
Elle...

M'écoutes-tu ?

Lève le front; regarde-moi.

Je veux te...

Honte à toi, misérable, tu pleures !
Honte à toi, cœur de femme, cœur vil, cœur de lâche,
honte à tes larmes qui m'outragent !
Aveugle qui n'as vu la beauté sous tes pas,
honte encore, honte à toi,
à toi, cœur d'esclave, oh ! à toi
qui gardes ta pitié pour ta propre douleur
et donnes ton mépris au mal dont je me meurs !

(Un silence).

Hélas, hélas !... oh honte, honte
pour moi, ta triste sœur,
pour ce mortel amour, pour ce cri de ma chair

que je crie, que je crie sans que rien y réponde,
et ce front avili que je voulais si fier,
et la révolte de ma douleur
hélas, hélas ! que rien ne dompte...

Oh larmes, convulsives larmes,
mes faibles larmes sans courage
où s'épuise tout mon effort...
Larmes, larmes sur ma douleur,
larmes vers toi qui m'écoutes, vers toi,
mon frère,
et honte, honte, hélas honte encore
pour ton impitoyable sœur
qui lit en vain l'angoisse aux creux de ton visage
et ne t'épargne pas !

Laisse-moi, maintenant, dans ton sein,
cacher mon front, mes yeux qui n'ont pas vu,
et toute ma face d'où tombent en vain
les larmes, comme le fade sang d'une blessure...
Laisse-moi, dans les plis mouillés de ma chevelure,
voiler la nudité de mon orgueil déchu,
et que les boucles qui se tordent
te dérobent ma bouche où déborde le flot
des cris, et laisse-moi, laisse-moi mordre

toute l'écume de mes sanglots
et ce lourd flux qui monte, retombe et s'écroule
en moi, comme une amère, une écœurante houle !...

Oh honte ! Honte ! Honte !

LUI.

Pourquoi veux-tu voiler tes yeux,
voiler ta bouche
dans les boucles que tu déroules,
comme dort aux rameaux vivaces de la chair
sous des feuillages d'or un fruit mystérieux ?
Ecoute, ma sœur : relève-toi
et sois remerciée en tes lèvres cruelles ;
car ainsi, lorsque je te vois
palpitante, blessée et sans force en mes bras,
ma douleur, attentive à tes pleurs qui l'appellent,
hésite, et lentement se détourne de moi.

Honte, me disais-tu ? et pour toi-même, honte ?
Vois le jour sur nos fronts ouvrir son aile bleue
immense, suspendue aux abîmes de Dieu
dans la limpidité sans rives de l'éther.

Rien n'est pour elle, de mer en mer,
de monde en monde,
que la chute du soir, que l'élan de l'aurore,
et l'éternel et grave effort
d'une Flamme, jamais étouffée, qui veut être.

Sans nul effroi, sans nulle honte,
sous d'inertes fardeaux de nuit
elle lutte, chancelle, défaille...
et toujours elle a resurgi,
l'inextinguible et triomphale Flamme !

Parfois, dans les forêts que hante son haleine
un arbre, soulevé d'un souffle ardent et fort,
comme en vertige, se penche et tombe;
et le tronc colossal foule d'un poids de mort
la Flamme, la dévastatrice de l'ombre,
qui l'illuminait jusqu'au faîte.
Mais elle resurgit encore,
plus grande du géant vaincu qu'elle dévore,
l'indestructible et haute Flamme !
soudain debout sur sa conquête
comme une éblouissante et terrible guerrière
qui marche par bonds furieux

avec le vent dans ses cheveux,
et qui pointe le glaive et brandit la bannière,
et dont la bouche d'or a des cris de lumière !

Cessons nos larmes. Sois fière et forte,
toi qui fus visitée par l'héroïque Flamme,
puisqu'un souffle en son âme incandescente emporte
ton souffle de vie jusqu'aux cieux.

Sois humble et orgueilleuse, ô sœur qui l'as connue
tout entière étreignant ta surprise éperdue.
Car la Victorieuse est la fille de Dieu.
O ma sœur, si ta chair a tremblé
quand l'amour éblouit ton regard désolé,
sache que nuls rayons n'apparaissent en vain.
Accepte les présents de ces divines mains,
et porte sans fléchir, de toute ta hauteur,
la couronne de fer que forge la douleur.

ELLE.

Oh force surhumaine ! Oh Flamme où se consume
un fardeau de rancœur, de honte et d'amertume...

LUI.

Elle est cruellement créatrice, la Flamme !
Aux fibres de ta chair frémissante, elle trame
des fleurs de sang, les fleurs de sa pourpre éternelle.
Tes yeux sont plus profonds; tes lèvres sont plus belles.
En ton cœur à jamais adolescent de femme,
d'émouvantes clartés sous les larmes s'éveillent.
Ton âme dévastée est libre du mensonge :
le souffle t'a grandie, et te voici nouvelle.
Toi qui n'as point menti lorsque parut la Flamme,
tu verras les brasiers où brûle ta douleur
propager sous ton front la secrète splendeur
d'un rêve que toujours d'autres rêves prolongent...

ELLE.

Hélas ! est-il en nous deux fois le même songe ?

PLAINTE

(LUI).

« La douleur sans regard est terrassée et morte,
qui voulut courber mon front d'homme.
...Hélas ! que la victoire a de tristesse encore,
et qu'il est de faiblesse ignorée en la force !

La blessure n'est plus, de notre long duel;
mon sang, riche de vie, est fervent de santé;
mais sous l'orgueil de ce triomphe qui me porte,
au secret de ma chair persiste un point cruel.

Mal sensuel et doux, aux subtiles détresses,
et pareil à ton cri pendant la volupté...
Il semble qu'une main perfide le caresse;
il vient, subit, chargé d'un poison de ciguë,
et fuit, — on ne sait pas, — mensonge ou vérité.

Mille invisibles dents aux pointes ambiguës
hésitent sur mon sein, furtivement l'incisent...
— et je voudrais hâter leur morsure indécise
et guider en criant ces dardilles aiguës
pour déchirer la chair où tu n'es pas vaincue.

Ma force d'homme cède; elle fuit, éperdue,
ce mal dont le tourment subtil n'a point de trêve.
... Hélas ! peut-être que j'en rêve
quand le cœur lâche étreint la volonté rendue.

La douleur, goutte à goutte, en la joie est versée.
L'eau des larmes et l'onde où l'aurore se lève
aux reflux de l'immense mer sont confondues,
La mort errante, avec la vie entrelacée,
éternise un sourire égal de fiancée...

Et pareille à ces fleurs qu'une gemme a percées
pour que leur agonie avive ta parure,
— mourante du joyau que ton amour y pose
l'âme est une sensible et frémissante rose
où le feu d'un rubis distille sa brûlure. »

L'HEURE ARIDE

« L'air diaphane est un cristal
incorruptible et dur, — rien n'y palpite.
Dans la rigidité immobile du site
le soleil sur le sable a des feux de métal
et mon regard, brûlé par la lumière, hésite.

Courbes aux transparences bleues !
Oh vertige de la certitude, — clarté !

A l'horizon, de lieue en lieue,
glisse une onde de flamme où nul songe n'habite;
le soleil sans répit perce les cieus domptés
qu'étouffe la torride haleine de l'été.

L'heure est évanouie, où les ombres méditent.
Midi par mille essaims d'étincelles crépité,

ô pensée ! et mon front s'irrite à sa beauté.
Terres ! sables ardents et riches de pépites,
mes doigts en vain cherchaient sous votre aridité
l'or épars au lointain de tes blanches limites,
éthérée mer de la Sérénité...

Mes vœux ont trop longtemps, ivres d'un mal obscur,
effilé l'or subtil que le regret dévide;
aux abîmes du jour où se tarit l'azur
mon désir épuisé n'a touché que le vide.

Oh dites ! n'est-il plus, sous la nuée enfuie,
pour ce front, pour ces yeux que dessèche la fièvre,
un peu des consolantes larmes de la pluie, —
une goutte d'eau pour mes lèvres ? »

LA PROIE

(ELLE).

« Cruel ! lorsque tu vins à moi,
je ne fus qu'un seul cri de souffrance et d'effroi.

Mon cœur se révoltait; mais je pleurais à peine,
déjà soumise, esclave à subir tous les maux,
quand tu vins, dénouant mes tuniques de laine,
opposer ta rigueur à mes vains soubresauts.
Je criais ! et ma chair n'était qu'un rire aigu, —
et l'Espoir sanglotait vers le songe perdu.

* * *

Que suis-je dans tes mains ? la palpitante proie
dont le cri d'épouvante égale un cri de joie.

Quand ta force me courbe et me dompte, vaincue,
je suis l'enfant qui doute, et se replie et ne veut pas;
je repousse et j'étreins, de mes genoux et de mes bras,
éperdument, de toute ma peur convulsive,
l'approche du brûlant mystère qui me tue...
Et le courant de feu m'emporte à la dérive.
Et l'Espoir exilé chante sur l'autre rive.

* * *

Ami, lorsque je viens à toi,
je t'avoue en un cri mon délirant émoi.
Qu'importent ton front dur et ton âme étrangère ?
Le dieu que j'attendais, j'en ai brisé l'autel.
A ta bouche, ma soif que rien ne désaltère
a bu les voluptés d'un délice mortel;
et je livre à ta fougue, en vain répudiée,
un amour où survit ma honte extasiée. »

DÉTRESSE DE LA CHAIR

LUI.

Tes mains légères, tes mains de sœur
frêles et fraîches comme des fleurs,
se posent sur mon front en fièvre, —
ce blême front désenchanté
que déjà la folie a hanté...
Mais écarte-toi de mes lèvres
si ta candeur pensive hésite, désarmée.
Rien, même le remords, ne les pourrait calmer,
et tu trembles encore, ô ma sœur !

Oui, dérobe mes yeux d'un beau geste alarmé,
et rougis du regard qu'ils mêlent à tes pleurs.
Enfant ! un feu cruel a brûlé pour jamais
la jeunesse inéclose en ce stérile cœur
qui se meurt de désir et ne peut plus aimer.

Viens ! Que ta bouche douce et naïve s'étonne.
Palpite, dans mes bras ardemment enfermée ;
mais ne demande plus à mes secrets d'automne
l'anémone d'amour que l'avril a formée.

.

L'amour !

Je me souviens. Il naît. C'est le printemps.
La vie est là, qui veut et qui n'ose.
La brise aux mille errantes lyres
s'enivre du poème inépuisé des roses.
Le vert des prés, au jour ingénu qui descend,
sourit comme un adolescent...
Avril ! et la beauté de l'aube
est un ange blanc qui se pose.

Printemps, printemps ! j'ai su ta voix persuasive,
ta voix suave au clair des cieux ;
j'ai respiré ton chant avec l'haleine
vaporeuse des grandes eaux bleues ;
et voici le courant uni dont les rives
épousent la grâce d'une onde évasive,
de courbe en courbe, au gré du penchant qui l'entraîne
le long de la colline où va mourir la plaine.

Beau fleuve où mon enfance inclinait un front pur !
Le matin y déclot ta vierge fleur, azur ;
le flot rit ! et les souples ramures
le touchent, selon qu'il les mire
et glisse, de rive en île...

Et si ma main, tendue aux jeux de la clarté,
cueille en l'onde d'iris les corolles mobiles,
l'eau rayonnante qui s'enfuit
n'est plus qu'un agile murmure,
et je n'ai rien gardé que les gouttes obscures
où se rompt le reflet en mes doigts éclaté.

.
Mais l'heure va, et va toujours.
L'air est touffu. L'onde est sans rides,
l'onde qui ce matin dit l'églogue d'amour.
Au vent lassé qui meurt, une profusion
de chauds et lourds parfums rampent, et la saison
déroule nuptiale et fauve sa splendeur.

Orgueilleuse magnificence !
La plaine jusqu'aux cieux prodigue avec ampleur,
houle de pourpre et d'or sa vivante opulence.
Et je frémis comme elle à ton flot de caresses,

soleil ! et tout mon être ardent est une force
aveugle que nourrit ta flamme, et qui se gorge
d'un vin de vie et de ferveur,
d'un vin de chair jusqu'à l'ivresse,
jusqu'à la démente fureur.

Et je sais, et je sais une extase flétrie,
une proie convulsée, une rose meurtrie...
un sursaut vierge au cri sourd de répulsion,
penchée au lit de cendre où gît l'illusion.
Est-ce la joie encore, ou déjà la douleur ?
Mais je sais l'âpre faim que rien ne rassasie :

Midi ! L'été durcit la terre endolorie.
La Flamme sans merci consume l'âme aride.

Sans fin, des cataractes d'or en fusion
s'abîment du vertige incandescent du vide.
C'est le désert. Le sol est sec. L'onde est tarie.
Sables éblouissants ! rochers nus qu'ont hantés
les longs serpents des voluptés...
Oh rire et pleurs, émois de la chair en furie !
Soifs brûlantes, sols calcinés, splendeur torride
où rôdent en lions irrités les désirs...

Par grâce, du repos, du silence, de l'ombre !
Assez erré, les pieds pesants, la bouche amère,
sur la stérilité vorace de la terre.
Et la soif, cette soif atroce... Oh passion !
Oh déchirer la chair qui fut la beauté ! souiller l'onde
interdite, souiller de quelque boue immonde
le miroir où l'enfance incline un front vermeil, —
l'onde où j'aurais aimé, l'onde à jamais haïe...
et cet azur hagard dévoré de soleil !

O mon corps épuisé d'une aride folie,
épaise aridement, ici, ta frénésie.

.
Le désert, aux lointains de l'horizon, recule :
le jour décline enfin, l'ombre nous gagne.
Aux brasiers du couchant fume le crépuscule.
Un vent plus frais est descendu de la montagne ;
le soir est proche.

Et je voudrais encore, au courant de cristal
où se berce, de rive en rive,
le jeune dieu sous sa couronne floréale,
baigner ce corps, baigner, ah baigner longuement
mes membres desséchés, pareils à des sarments
que tordit l'âpreté hostile de la roche,

baigner ma bouche âcre et gonflée,
baigner ces deux mains désolées
qui, sous le soir pesant et sous le mûr automne,
appellent le léger printemps matutinal.
Mais le fleuve d'amour vers l'aube évanouie
porte au loin, sur la terre amie, à d'autres lèvres,
l'onde enchantée et les délices de ses rives.
Et chancelant si je me lève,
malade mal guéri et hanté par la fièvre,
en vain je vais parmi les ombres monotones
où se hâte déjà l'hiver,
en vain je marche, et tends des mains débiles
vers l'horizon sans âme et la plaine funèbre, —

pauvre sans gîte, errant vagabond qui s'étonne
et va, et va toujours sous les heures mobiles,
avec des cris d'enfant perdu dans les ténèbres.

.

ELLE.

Je t'aime. J'ai compris. Le sort ici m'arrête.

LUI.

Tu frissonnes. Je vois tes larmes...

ELLE.

Je suis prête.

LUI.

Mon âme, à peine née, appelait ta douceur.
Je t'ignorais alors; et j'aurais pu t'aimer.
O ma noble amie, ô ma sœur,
laisse en tes belles mains mes yeux se refermer.
Pourquoi faut-il que leurs paupières
s'ouvrent, s'il n'est plus de lumière ?

ELLE.

Je t'aime. Enlace-moi. Qu'importe si je pleure ?

LUI.

Enfant ! Tu souffrirais...

ELLE.

Prends toute ma douleur.

LUI.

Que veux-tu donc ?

ELLE.

Souffrir. Souffrir avec ferveur.

LES HEURES
IMAGE

Comme la mer...

*Désir : sourd cri d'appel qui subjugué la chair...
Voix mouvante parmi ta rumeur innombrable,
Amour, quand pareil à la mer
nue en l'éblouissant azur de sa clarté
pour unir tous les dieux à sa limpidité,
tu t'insurges au heurt de nos humains rivages
et déferles en flots d'écume sur le sable.*

*L'amour est pur, autant que la mer ;
l'amour est libre autant que la vague.
Mais aux lointains où l'horizon s'idéalise,
ta ceinture, Anadyomène aux yeux d'iris,
naît de la courbe immense et vaine qui scintille.
L'onde mélodieuse aux liquides surprises
mire les jeux dorés des seules Néréides...
Et l'écume jonche les plages.*

*A la mémoire du simple et grand
Eugène Carrière.*

LES HEURES MEURTRIÈRES

LES VIEUX AMANTS

*La chambre est sombre et close; et deux songes pareils
émeuvent en silence une nuit sans sommeil :*

LUI.

(La lampe qui veillait près de nous s'est éteinte.
L'ombre est une caresse douce à nos fronts las,
et la nuit est secrète, et ne révèle pas
que mon cœur en révolte a menti dans l'étreinte).

ELLE.

(Ténèbres ! oh repos de la feinte, ténèbres !
Mon âme toute nue enfin peut se plonger
dans vos ondes, noyant le rire mensonger,
et contempler la mort sur vos rives funèbres).

LUI.

(Oh bonté de la nuit, ouverte à la détresse !
Mon cœur trop lourd, mon cœur douloureusement fier
voudrait se dégonfler de ses rancœurs d'hier,
quand le jour vigilant roidissait ma faiblesse).

ELLE.

(Toi que l'ombre me voile et qui dors en ton rêve,
amant qui m'as meurtrie et qui ne le sais pas,
pourrais-tu deviner l'approche, pas à pas,
du spectre Vérité dont l'effroi me soulève ?)

LUI.

(Elle dort...

Sœur paisible et peut-être plus sage,
laisse gémir en moi, près de ton cœur fermé,
l'angoisse de haïr ce qu'on a trop aimé.
Seule, la nuit lira les plis de mon visage).

ELLE.

(Les étoiles déjà vacillent, une à une.
Et peu à peu, du fond lointain du ciel d'été,
glisse vers nos rideaux envahis de clarté
silencieusement un long rayon de lune...).

LUI.

(Oh pitié ! son beau front pâlit sur mon épaule ;
un déchirant sourire achève son baiser.
Il semble qu'un frisson, né d'un secret penser,
comme un reptile issu des ténèbres, nous frôle...)

ELLE.

(à haute voix).

Pourquoi te penches-tu sur moi dans la lumière ?
A peine je m'éveille, et je t'ouvre mes bras.

LUI.

(à haute voix).

Quels parfums défaillants montent des fleurs, là-bas,
et quelle volupté sous la nuit en prière !

ELLE.

Oh douceur de s'aimer ! oh nuit qui la prolonge !
Viens ! toute ma tendresse en pleurs est dans mes yeux.

LUI.

Hélas ! sous la clarté véridique des cieux,
que nos larmes, du moins, se mêlent sans mensonge.

LA DÉLIVRANCE

ELLE.

Donne ta main, ami que je sais las de moi...
Adieu !

LUI.

Oublions nos baisers, nos frissons, nos émois,
ce qui fut la douleur et ce qui fut le charme, —
et nos cœurs gagnés par les larmes...
Oublions nos ferveurs et notre tendre haine,
ces ténèbres d'amour aux secrets merveilleux
que le matin brutal viola de ses feux...
Va ! et qu'un bel espoir loin de toi me soutienne.
Voici ma route, voici la tienne ;
adieu.

ELLE.

Ecoute. Je t'aimais...
Je t'aimais, quand tu vins à moi, superbe et fort,
toi, le maître qui m'a réduite !
Était-ce la vie ou la mort,
était-ce la douleur ou la joie sans limites
qui parurent soudain, quand tu m'as éveillée,
à mes paupières émerveillées ?
Je ne savais... — le sais-je encore ?
C'était toi, chant ou cri, blessure ou caresse qu'importe,
toi qui vins, toi qui m'emportas,
sans parole, éperdue en tes bras
où je restai captive.

LUI.

Oui, je t'aimais, menteuse ivresse qui t'en vas.
Était-ce l'instant de ton rire
ou l'heure qui vit ta détresse ?
Était-ce dans tes yeux une ferveur divine
ou, dans les longues mains que tu étires,
la langueur de tes gestes lents, et leur faiblesse ?...
J'ai pâli sur ton sein, et mon cœur ne sait pas
ce qui courba ce front déchu sur ta poitrine.

La lumière au couchant effeuillait ses lilas
et tu parus, vouée encore à sa tristesse,
mais riche d'une telle et si vivace ardeur
qu'un chant de volupté remplit le soir subtil.

Fière, en ton beau regard ignorant de la peur,
et sœur de mes pensers de révolte et d'exil,
ce fut toi, triste ou gaie, ah, qu'importe ! —
toi seule que j'ai vue et malgré moi suivie,
honteux, vaincu, cherchant ma volonté ravie,
— toi qui vins, et plaignant ton mal inapaisé,
ensevelis ma force aux plis de ton baiser !

ELLE.

Pour toi, pour ton baiser,
jadis,
tout au monde aurait pu mourir
pour ton baiser !...
Tu fus ma soif, tu fus ma faim,
tu fus mon douloureux et glorieux languir.
Folle ! je cachais mes yeux de mes mains
et pleurais et riais en tes bras d'homme...
Je ne connaissais plus la terre ni les cieux ;
ta voix seule guidait mes vœux quand je rêvais,

et mes yeux, si je les levais,
cherchaient leur désir dans tes yeux...

Oh faiblesse d'aimer ce que le front ignore !
Tristesse de mes yeux qu'en vain je voulais clore...
Je te suivais, humble servante de tes songes.
Hélas ! sans tes fureurs, je te suivrais encore.

Tu te ris, sans pitié pour mon cri de douleur ?...
Je te connais enfin ; je t'ai vu, je te hais !
Je vous ai vus, front vil et bouche de mensonge,
toi, son stérile cœur, et toi, son âme lâche, —
et je sais, hélas ! oh je sais
sur quelle aridité j'ai pleuré tant de larmes.

Il n'est point de sanglot, point de silence qui te touche.
Ta bouche a sucé de ma bouche
toute ma volonté tarie en ton baiser ;
cruelle, pénétrante flamme,
plus riche des trésors qu'elle avait consumés,
malgré mes bras, malgré mon cri désabusé
elle mordait la vie en ma chair convulsée.

Qu'étais-je ? Je n'existais pas.
J'obéissais, domptée, — et tes vices le savent,

ô maître sans merci d'une innocente esclave...
Mais je m'échappe, enfin, mais enfin je veux vivre,
et ma honte indignée ne suivra plus tes pas.

Lourde encore de ta haine, hélas !
mais forte et fière de mon front libre,
j'irai ravir, parmi l'émoi de la lumière,
un délice d'amour que tu ne verras plus.
Je suis libre, oh joie ! je suis libre...
libre de toi, ma folle fièvre,
libre de moi, qui fuis de tes mains dissolues ;
et les yeux nouveaux que je lève,
à jamais libérés d'un mortel souvenir,
sont clairs de l'horizon qu'ils veulent découvrir.

Mon rire n'attend plus l'étreinte de ta bouche ;
mais à tout ce qui chante, à tout ce qui frémit,
il ouvre éperdument un espoir de merveille, —
et pour brûler en moi la caresse ennemie
j'accueille en cette chair, ivre d'un vœu farouche,
le baiser magnifique et puissant du soleil.

.

.

LUI.

Sœur, qui fus mon amante,
n'insulte pas l'Amour : tu ne l'as pas compris.
Son voile merveilleux dont tu froisses les plis
et romps le réseau d'or entre tes mains démentes,
ô ma sœur, ô ma sœur démente,
c'est ta beauté d'hier que ton geste flétrit.

Ouvre les yeux, cruelle et douloureuse amante !
Ce que je fus, tu l'as été : et la voix morne qui mentit
je l'écoutais d'entre tes lèvres.

Nous fûmes l'un pour l'autre une âme qui s'ignore
et va cherchant, de rêve en rêve,
son fantôme bientôt dissipé par l'aurore.
Parfois une ombre, ainsi, fragile et belle,
dans la nuit vers une ombre se lève,
tend les bras, fléchit et chancelle...
et meurt de la clarté sans fin qui la dévore
quand le jour a declos sa paupière incrédule.

La lumière effeuillait les lilas de sa robe
dans les jardins du soir, quand tu m'es apparue.
Un rayon défailait aux prochaines ténèbres;

mais en tes vastes yeux où la nuit s'accumule,
resplendirent soudain les couronnes stellaires...
Et tu semblais grandir, ô sœur du crépuscule,
de toute l'ombre éparse à l'entour de tes pas.

Tu vins; nous nous parlions tout bas;
et j'épiais ton souffle ainsi qu'une pensée.
L'amour, — ne dis-tu pas qu'il est l'illusion ? —
semait sur notre lente caresse enlacée
une parure de blancs flocons
pour ta robe de fiancée;
et la nuit scintillante où notre chair fut ivre
noua dans tes cheveux mille roses de givre.

Ainsi, captif entre tes bras,
ô ma sœur, je ne savais pas
que la noble guirlande enroulée à ton front
avait neigé de ma pensée...

L'heure est évanouie, l'heure ardente et obscure
qui t'endormit si belle en mes songes bercée.
Peu à peu glissée de ton front,
ta couronne de neige pure
fleur à fleur, flocon par flocon,
comme un cercle de lin fragile qui se rompt

déserte ta nudité sans parure...
et si ma main se pose où fut ton blanc fantôme,
elle ne touche plus qu'une neige fondue
qui fuit et glisse de mes paumes
avec un peu de boue entre mes doigts tendus.

ELLE.

(Elle se rapproche).

Joies divines qu'en vain notre haine profane !
Ecoute. L'âpre fleur qu'en passant j'ai cueillie
parmi les souvenirs dont l'arome se fane,
comme j'en aspirais l'haleine défaillie,
a prêté de son cœur à mes lèvres
un peu de son amère sève;
mais je la jette au loin dans la préée.
Laissons les mots qui portent le mal,
comme le ver au blé de l'airée.

Dans l'ombre des forêts où s'arrêtait ma course,
parfois j'ai vu, penchée au miroir d'une source,
un monstre immonde en ce cristal
où je m'étais désaltérée;
parfois encore, en la pulpe d'un fruit,

j'ai mordu la brûlante aiguille d'une abeille...
Mais faut-il rappeler la douleur qui s'enfuit ?

LUI.

Le jour se meurt en la merveille
de l'oublieuse et pacifique nuit.

ELLE.

Nous fûmes, l'un pour l'autre, une ombre mensongère ;
ô mon frère, gardons de la clarté le rêve !
Il faut à sa beauté le regard des étoiles.

LUI.

Parmi des plis flottants toute forme se voile :
suaire de la mort, robe de fiancée,
selon que nos mains les soulèvent...

ELLE.

N'a-t-elle pas grandi nos fronts sous les étoiles
la froide illusion dont je reste glacée ?
Adieu ! l'ombre va naître et mon destin m'appelle.
Ta foi, par mon oubli, pour toujours t'est rendue.
Va ! que la route te soit belle ;
adieu...

(Elle s'éloigne lentement, puis s'arrête).

Mais tu le sais, sous la neige fondue,
la fange reverdit, la terre renouvelle !...
J'offre, pour des moissons enivrantes de fleurs,
une âme labourée au soc de la douleur.
Mon désir se confie à l'étreinte fragile
des brises, où la vie ailée est suspendue...
Le printemps, — il m'émeut de son souffle vivant —
va semer plus profonde en mon humide argile
une amour inconnue et douce, que j'attends...
Adieu ! adieu ! Déjà s'ouvre mon sein fertile
aux germes que porte le vent.

• • • • •

LE PARDON

LUI.

Tu me tendais, de tes mains fines et secrètes,
une ortie agressive avec un tendre iris :
plainte et sourire, — et le cri brûlant du délice
jailli parmi le flot de larmes qui l'arrête...
En un même bouquet tu m'avais apporté
avec la venimeuse ortie un tendre iris.

ELLE.

Le chant, si doux à moduler, que tu chantais
m'a nouée au caprice errant de mélodies
suaves, mollement suaves, qui mentaient.
Ta voix, pour m'enlacer, avait tu la blessure
qu'elle me fit bientôt parmi de longs sanglots,
quand mon âme, ta fille entre tes mains grandie,
sentit ton dard cruel fouiller ses longs sanglots...

Mais j'ai reçu le bouquet double de ta bouche,
— plainte et sourire, avec le soudain cri farouche
de la chair attestant les cieux qui la déçurent...
ô mon amant, la fleur vivante de ta bouche
où se cache l'ortie en feu d'une morsure.

LUI.

L'aube, qui ceint les monts d'un diadème d'or,
laisse à leurs pieds flotter leur ombre en chevelure;
et toute forme ainsi, que la clarté figure,
mêle d'un peu de nuit le jour qui la dévore.

ELLE.

Le chant fut merveilleux, dont je m'exalte encore;
la fleur que j'apportais, mes vœux l'ont parfumée...
Qu'importe le regret dont je suis consumée !
Je vous salue, brillante Joie, Douleur obscure,
torche en flamme qui se couronne de fumée !

LUI.

Oui, qu'importe, ma sœur...

ELLE.

Oh mon frère, qu'importe !

Puisque mon cri de joie ivre fut sans remords,
si tu m'as révélé les sources de la vie,
qu'importe que ma chair à ta chair asservie
la suive éperdument vers la nuit sans aurore ?

LUI.

Si tu m'as révélé les sources de la vie,
qu'importe que leur onde ait le goût de la mort ?

ELLE.

La douleur et la joie marchent en sœurs divines...
Prête-moi ton baiser !

LUI.

Prête-moi ton beau front.

Laisse ta joue en feu peser sur ma poitrine,
et mêlons nos regards où s'accorde la mort
pour la triste, la douce étreinte du pardon.

LE SILENCE

Nos mains ont dénoué leurs doigts;
nos bouches qui vivaient de se donner la joie
se sont fuies,
et la gerbe de flammes fleuries
qui portait vers tes yeux à mes yeux fiancés
toute mon âme vierge en un cri de clarté,
l'ardeur est morte, hélas ! qui la fit s'élancer.

Ne me dis rien. Je sais ce que tu veux me taire.
Mais l'heure de la haine et du remords est close.
Le silence entre nous vient comme une musique
descendue avec la frémissante prière
qui neige des grands cieus pensifs sur toute chose,
au gré des astres pacifiques.

LA SŒUR

(LUI).

L'heure était lourde, où nous partîmes sur la route,
enfant qui poses près des miens tes pieds fragiles.
Un soleil sans merci fendait la dure argile,
et nous allions par des chemins que l'on redoute,
ivres de vœux ardents, les mains désenlacées.

Le soir tombe. C'est l'heure du silence grave.
Un air plus frais émeut la terre délassée,
et la lumière meurt, déjà toute glacée,
qui brûla nos yeux de malades.
Bientôt, consolatrices du ciel attristé,
mêlant l'or aux rubis, le saphir aux opales,
à l'horizon hanté par la nuit, les étoiles
tresseront des couronnes de sérénité.

Toi que la flamme ailée a ceinte de ses feux,
viens, ô ma sœur plus frêle et plus tendre que l'aube :
que nos deux fronts blessés se penchent l'un vers l'autre.
Pose tes pieds meurtris sur mes pas douloureux.
Entrelaçons nos mains désertes de caresses
et créons de la force avec nos deux faiblesses.

La bonté de ce soir pacifiant est nôtre.
Le cœur gonflé, levant les mains comme en prière,
gardons le souvenir divin de la lumière
qui propage la vie au sol qu'elle a flétri
et, mourante à son tour, verse le flux vermeil
d'une source de sang que l'horizon tarit.

.
Le scintillement d'or sur la terre en sommeil
palpite ! et l'ombre en est toute fleurie...
Voici qu'une clarté céleste à l'orient
grandit comme l'espoir renaît de nos désastres,
et doucement errante aux rives de la nue
la barque pâle de la lune est apparue.

O ma sœur, qu'aujourd'hui notre destin s'éveille !
Viens ! Appuie à mon bras un bras plus confiant,
et suivons le conseil grandiose des astres.

Tu par la femme aie a crainte de ses yeux
 vers de me venir plus triste et plus tendre que l'abye
 que nos deux fronts pleins se penchent l'un vers l'autre
 Pour les pieds recueils sur mes pas dououreux
 Et d'ailleurs nos mains tenues de fermeté
 et cédant de la force avec nos deux faiblesses

L'absence de ce tout parait en nôtre
 Le cœur gonflé de tant de malin content en prière
 gardons le souvenir divin de la sainte
 qui par sa sainte et sainte sainte sainte sainte
 et mortelle et sainte sainte et sainte sainte sainte
 d'une source de sainte sainte sainte sainte sainte
 et sainte et sainte sainte sainte sainte sainte
 et sainte et sainte sainte sainte sainte sainte

Le saintement d'or sur la terre en sainte
 sainte et sainte en son tout sainte
 Voici du saint saint saint sainte sainte
 grand comme l'espérance de nos sainte
 et d'ailleurs sainte sainte sainte sainte sainte
 le sainte sainte de la sainte sainte sainte sainte
 et sainte sainte sainte sainte sainte sainte
 O que saint de sainte sainte sainte sainte sainte
 Vient l'Apôtre a nous tout en sainte sainte
 et sainte le sainte sainte sainte sainte sainte

A Jethro Bithell.

IMAGE

Chanson des sorts quotidiens

I.

*Mélancolie !
Anonchalie
langueur des sons...*

*L'amour me lie.
Mon cœur supplie
les horizons.*

*O chairs polies !
Ivres folies,
chaudes toisons...*

*oh joie bénie,
douce agonie
des pamoisons.*

II.

*L'heure accomplie,
l'aube déplie
ses floraisons.*

*Clarté ternie.
Peine infinie
des cueillaisons.*

*Son cœur oublié ?
Mon cœur pallie
ses déraisons.*

*Son cœur renie ?
Trouble ironie
des trahisons.*

III.

*L'âme s'allie, —
rose salie ! —
aux fenaisons.*

*Force abolie,
buvons la lie
des sûrs poisons.*

*Oh félonie !
Noire nénie...
— Quoi ? Des chansons !*

*— L'âme est meurtrie
et la chair crie...
— Eh bien, dansons.*

A Fernand Severin.

L'AMIE
LES HEURES D'AUTOMNE

(ELLE)

A French Edition

III

LES HEURES D'AUTOMNE

(ELLE)

Les heures d'automne
Sont si douces et si belles
Qu'on voudrait en faire un jour
De sa vie et de son cœur.

Oh ! l'heure d'automne
N'est-elle pas si belle
Qu'on voudrait en faire un jour
De sa vie et de son cœur.

Les heures d'automne
Sont si douces et si belles
Qu'on voudrait en faire un jour
De sa vie et de son cœur.

L'AMIE

« Lève tes yeux mordus d'une flamme, vers moi.
Ami, je suis l'Amie.

En la joie souriante, en la douleur gémie,
oui, je sais que ton âme émerveille sa foi.
Ton sein, où mon regard fait palpiter l'émoi,
est riche d'une étrange sève,
et je sais que la vie est haute, que tu rêves.

Oh fier ami, pourquoi, pourquoi
mirer tes jeunes yeux d'amant au morne cœur
que je t'offre, à jamais paré de sa froideur,
inflexible et fort comme un glaive ?

D'autres bouches voudront goûter à la douceur
de ta bouche...

Enfant ! il y frémit vers ma bouche une ardeur
pareille à ces éclairs hantant l'horizon lourd
d'où la flamme jaillit en silence, et se meurt.
Moi, j'ai clos pour jamais mes lèvres à l'amour.

Un jour...

Ah je le sais ! un jour de fervente langueur
où l'âme éparse dans le doute
hésite, et se reprend, d'elle-même étonnée,
comme j'errais, les mains abandonnées,
j'ai tressailli devant tes lèvres.

Mais ne crois pas que je t'aimais... Ecoute,
ami, c'était le rythme inconnu qui soulève
les forces de la vie au cœur qui la redoute, —
et s'enfuit, délaissant la stérile pâleur
d'un front où la pensée a vaincu jusqu'aux pleurs.

Redresse-toi; crains la futile vision
d'une heure où dans tes bras je me fus étrangère.
Chaque jour entrelace au jour l'illusion
d'une guirlande où l'aube a des fleurs mensongères...

Sans cueillir le bouquet des clartés messagères,
souris à la fragile et froide floraison.
Quelle rose, à la main qui l'effeuille, est suave
plus que les roses tremblantes du rêve ?

Regarde. Le tumulte des vagues en toi
s'apaise, et l'horizon sourit à l'accalmie.
L'Orient qui t'appelle est un manteau de roi
que tissent de leurs doigts dorés des Floramyes...

Prends ma main dans la tienne, ami; regarde-moi :
je suis le plus loyal amour — je suis l'Amie. »

MADRIGAL GRAVE

L'automne en vos longs yeux mit sa mélancolie;
songeuse de la mort, vous en parlez tout bas.
Mais n'avez-vous point vu les heures, sous vos pas,
déclorer l'ancolie où furent les lilas,
et des ailes s'ouvrir quand un vol se replie ?

Morne miroir hanté par un écho de glas,
le fleuve où, cette nuit, se penchait la folie,
rit au jeune soleil et brise en mille éclats
sous le vent du matin sa surface polie.

Ainsi tout le printemps s'irise en vos yeux las.
Et vous n'oserez point, dans l'onde où l'on oublie,
jeter toutes les fleurs qu'il vous donne, Ophélie.

LE CRUEL DIALOGUE

Un banc de marbre adossé à une charmille, dans un parc. À quelque distance un rideau d'arbres s'interrompt, ouvrant l'espace sur la déclivité sans limites des pelouses, à demi voilées déjà par un brouillard de fin d'été qui rampe à ras de terre et monte mollement... Les premières étoiles sont nées dans un ciel encore transparent que, peu à peu, la brume va gagner.

Sur le banc, l'amante aux yeux graves, que la jeunesse a fuie, lui laissant une plus émouvante beauté. L'amant est à demi étendu à ses pieds, sur le gazon.

LUI.

La caresse de tes belles mains
sur mon front, est ma seule couronne :
douces palmes ! laurier souverain
qui m'exalte parmi les hommes,
me ceint d'un rêve et m'entourne
de la solennité des cimes.

ELLE.

Calme suave ! Paix divine !

LUI.

Des voiles vaporeux s'élèvent de la plaine,
dans l'ombre où lentement s'immergent les collines.
Le dernier feu du soir expire en la nuit bleue.

ELLE.

Tout médite. La terre exhale vers les cieux
le silence comme un poème.

LUI.

Il semble que le monde aspire, et cherche Dieu.

ELLE.

Tout est vivant, tout est sensible, et veut, et aime...
ou doit aimer. L'amour est un appel de Dieu.

LUI.

Vapeurs sans voix, longues haleines,
n'êtes-vous pas en nous, espoirs mystérieux
flottant sous la nuit cristalline ?

ELLE.

N'êtes-vous pas en nous, destins harmonieux,
quand la lèvres se tait et que l'âme devine ?

.

Unissons notre extase au soir silencieux.
Abandonne ton front sur mes genoux. Je t'aime.

(Long silence).

LUI.

La nuit, la grave nuit porte son diadème,
amie.

Grave autant que la nuit, comme elle tu es reine.

Est-ce la volonté dont scintillent tes yeux,

ô mère de beauté, source haute de vie,

qui lève mon front vers les cieux ?

Ta puissante clarté, pourquoi l'ai-je suivie ?

J'étais las; j'étais morne; hôte amer de la haine...

Tu vins; tu l'accueillis en ta grâce sereine,

le triste adolescent qui ne savait pleurer :

ton cœur vivifia mon cœur désespéré.

Désormais, une force invisible m'entraîne

à chercher avec toi l'idéale patrie;
et cette force, ô mon amie,
rayonne par ta voix dans mon âme meurtrie,
s'épanche de tes mains sur mon front qui s'étonne,
et me dresse plus fier et plus grand vers les hommes.

ELLE.

Viens ici. A ton tour, ami, pose tes mains
sur ces yeux, sur ce cœur que la faiblesse habite.
Mon courage ? Ma force ? Avec mes vœux débiles,
(hélas !...)
enfant, ils sont à toi comme l'arbre à la terre.
Ils naissent de ta vie en ma sève épanchée, —
ils retombent sur toi comme l'or des jonchées...
Ma pauvreté s'oublie à guérir ta misère;
ma bouche, par ta soif, cesse d'être altérée;
ma faim se nourrit de ta faim;
et pour guider tes pas errants par les chemins,
si j'ai pu recueillir les vigueurs oubliées
d'un cœur pour qui les jours n'ont plus de lendemains,
je les pris de t'aimer de toute ma pitié
quand tu gisais, vaincu par le mal, à mes pieds.

LUI.

(Il est auprès d'elle).

Veux-tu blesser en toi nos cœurs ? Ils sont liés.

Car elle est tienne, ô mon amante,

cette limpidité céleste et rayonnante
qui doucement tarit les larmes de mes yeux...

Et n'est-il pas un signe éblouissant des dieux,
ce regard qui s'éveille en moi comme une aurore
et révèle en mon âme une âme que j'ignore ?...

Ineffable joyau, don des étoiles voyageuses,
une errante clarté fait ta chair lumineuse.

Elle ceint ton beau front penché d'une couronne,
et ne pèse pas plus à tes boucles d'automne
que les astres au front transparent de la nuit.

ELLE.

Ecoute; et si ma voix nous déchire, pardonne.

Mon front, las de l'été, s'incline vers l'automne,
tu l'as dit.

(Ah ! qu'en la vérité se brise ma couronne !...)

L'amour est un enfant qu'une infirme conduit.

L'instinct aux grands yeux clairs court où la joie l'emporte,
mais la Pitié aux pieds douloureux, qui le suit,

le garde en son étreinte forte...
Va ! que la vérité lacère ma couronne ;
et libère ta main, toi que l'aube a séduit.

Pourtant... Le soir royal ouvre au songe ses portes.
À cet hôte irréel, l'Illusion fleurie
offre ses chaînes d'or aux milles pierreries...
Ah ! viens près de mon cœur, ami !
Mêlons nos vœux, mêlons nos lèvres et nos doigts,
et prions sous le dôme auguste de la nuit.

(Un silence).

Pauvres tous deux, mais riches l'un de l'autre,
ombre ou lumière, joie ou douleur, ah qu'importe,
ami,
qui de nous a donné, si la merveille est nôtre ?
L'amour est cet enfant qu'une infirme conduit.
Tu devines les mots que ne sait plus ma voix ;
tu prêtes à mon front pareil au crépuscule
un diadème d'astres, mon amant... Et moi,
si je n'ai de trésors qu'en ton âme crédule,
comment parer ton front que je voudrais d'un roi ?
Mes mains... hélas ! mes mains sont toutes dépourvues.
Mon unique beauté, tu ne l'as entrevue,
et ma seule richesse est le brûlant émoi

de tes yeux levés vers mes yeux, —
mes yeux que trop de larmes ont troublés, mes yeux
où s'attardait encor la tendresse importune,
triste comme la mort, comme elle taciturne.

LUI.

(Il se lève).

Je connais tous les dons qui me viennent de toi,
reine à qui je dois mon royaume !
et toute ma noblesse d'homme
je la puise en ton cœur héroïque, en ta foi.

ELLE.

Ne meurtris pas de ta parole ma détresse.
La foi ? Je ne l'ai plus qu'en tes yeux confiants.
Ma fierté de jadis pleure sur ma faiblesse.
O mon amant ! tes beaux songes, tes songes
sans fin s'entrelacent, sans fin en caresses,
vivantes d'amour aux baisers de ta bouche...
Les mots que n'a point dits mon cœur inconscient,
je les pense quand je t'écoute,
et ton baiser dévore en moi ce qu'il redoute.

Je ne me connais plus en ton noble mensonge.
Mais cet émoi stérile, en vain tu le prolonges;
et s'il est des clartés que répande ma chair,
c'est le rayonnement aride du désert.

LUI.

Abandonne à mes mains ta grâce parfumée;
laisse que dans mes bras ta peine soit bercée.
Ne parle plus, ma bien-aimée !
Ne suis pas, aux détours de sa course brisée,
ce flocon que le vent soulève : la pensée;
mais écoute dans la ramée
chanter l'âme toujours nouvelle de la brise.
Ne parle plus, ma bien-aimée.
Laisse de ton âme oppressée
jaillir l'éternelle surprise.

Je ne sais quel délice est ta parure exquise;
Le printemps juvénile y naît dans la lumière,
et ton sourire y joue avec les primevères.
A-t-elle erré, ta fugitive haleine,
par des jardins touffus de lys et de verveines,
de jasmins, d'œillets et de mauves,
dans la profusion des roses,

pour butiner un miel ignoré des abeilles
et cueillir, en son vol de fleur en fleur, l'arome
de cette ivresse éclore aux plus riches corbeilles ?

ELLE.

En tes yeux, tes yeux seuls encore épanouies,
mes fleurs n'élèvent plus leurs corolles fanées,
et le printemps est loin, dont je fus éblouie.

LUI.

Toute ma claire merveille de joie,
amie, c'est de toi qu'elle est née.
Voici, voici qu'elle plane et s'éploie,
prodigieuse comme une aile,
et se tend d'un effort immense vers les cieux ;
et dans le radieux abîme de tes yeux
elle cherche, d'un grand coup d'aile,
la source de chaleur vitale et maternelle.
N'es-tu pas le foyer des brûlantes ferveurs
d'où jaillissent des gerbes vivaces de fleurs :
roses de feu, brasier d'incandescents calices ?...

ELLE.

Ah ! perfide, tais-toi ! tais la douceur amère
de ta voix qui m'enseigne un trop cruel délice.
Rien n'est plus que le froid, la torpeur et la mort,
sinon l'immortelle blessure
que le mal a mordue avec ses dents de fer.
Elle jaillit de Dieu, la force qui fulgure
en cette Flamme où vint se chauffer ta misère ;
j'en reflète en mes yeux les ondes de lumière,
mais je n'ai point senti m'embraser son ardeur.
La joie que je répands est née en la douleur.

Etoiles, vains éclairs en l'obscur languueur,
la Nuit que vous percez, j'ai su la reconnaître.
Je m'enveloppe d'ombre entre ses plis funèbres,
et l'amour qui consume en ta chair sa splendeur, —
cet amour qui te brûle, ô mon candide amant, —
en mes secrets glacés où nul jour ne pénètre
se meurt avec le morne éclat d'un diamant
qui s'épuise dans les ténèbres.

A Maurice Wilmotte.

SONNERIE DU FOYER QUI S'ÉTEINT

Un jour encore, après maints jours,
de voir qu'on s'est tenu sans peur,
de voir ce front décoloré de nos courages,
de voir les braves, sans fin, avec leurs pas de nuages,
s'éteindre dans leurs crâches éteints.

LES HEURES D'AUTOMNE

Le vent, de loin venant, connaît les longs voyages
le départ, le vent, et les parfums des lieux,
L'horizon est une eau mobile qui se joue
sur la mer à l'ère des vents et des courants
et se réchauffe point par point sous les rayons.

(LUI)

SONGERIE AU FOYER QUI S'ÉTEINT

Un jour encore, après maints jours,
penche ma tête fatiguée;
un jour encore où mes yeux indignés
ont vu s'évanouir, de mirage en mirage,
la route de l'espoir aux souriants détours.

Les vents, de loin venus, content les longs voyages,
le départ, et la mer, et les parfums des îles...
L'horizon est une eau mobile qui se joue;
mais la mer a déçu mes voiles inutiles
et je n'atteindrai point les trop nobles rivages.

Un jour se meurt, après maints jours;
et voici qu'une ride encore, sans pitié,
creuse ce front découronné de son courage,
où les Heures, sans fin, avec leurs pas de naines,
tracèrent leurs cruels sentiers.

O Vie ! amante incertaine,
tu enseignes au long de ces étroits chemins !
Je sais : tu ne connais le rire ni les pleurs,
et tu marques, avec les roseaux du destin, —
comme un songeur trace des signes sur le sable, —
les lettres de la joie, les mots de la douleur,
dont rien n'effacera le texte impérissable.

Voici mon front fervent dont s'achève la page :
livre, sentence redoutable
inscrite plus haut que mes yeux, —
parchemin où pâlit sous le regard de Dieu
le vestige indistinct de mes vieilles pensées, —
testament rigoureux du passé que je porte ;
lignes que sur ma chair toutes les heures mortes
avec leur ongle dur ont lentement creusées !

O Temps, ennemi sans paroles,
ton souffle indifférent a courbé vers le sol
ma juvénile flamme et cette âme chantante
qui tendait au fuyant baiser de l'avenir
sa lèvre ardente de désir...

Toi qui mis sur ce front tes sévères sentences
inscrites plus haut que mes yeux,
ton stylet sans merci va s'arrêter peut-être,
ô Temps, scribe revêche au doigt impérieux !

Sur la vivante page où sa pointe pénètre
mille mots sont tracés, que je ne comprends plus.
Ma foi mélancolique en vain les a relus,
ce soir de souvenirs où je voulais renaître :

ils parlent d'un enfant, d'un enfant que je fus, —
ils parlent de jeunesse, et je ne comprends plus.

ROSE D'AUTOMNE

LUI.

Une dernière fois elle a voulu fleurir,
cette âme où se survit la flamme de l'été.
Sous l'azur où décline et languit la clarté,
une tardive rose a tenté de s'ouvrir...

ELLE.

Vois ce front, lentement détourné, que je penche...
Hélas ! ami, quel vain, quel douloureux vertige
a courbé vers mon sein la vive rose blanche
dont frémit encore la tige ?

LUI.

Détresse des beaux soirs et des fleurs de l'automne !
Malgré la terre froide et la sève tarie,

une âme épanouit un songe qui l'étonne,
et le souffle léger qui passe, l'a flétrie.

ELLE.

Qui dira les mélancolies
du dernier chant, du dernier rêve ?

LUI.

Et l'ombre mortelle où s'achève
le deuil des choses accomplies...

L'APPEL

La nuit, de toutes ses étoiles,
tremble sur les allées de l'ombre.
L'air s'émeut d'un lent souffle épars
qui monte de là-bas, qui monte.

De loin, de loin, de très loin venues,
des lèvres vivantes sans nombre
font un murmure où s'éteint la parole;
et la brise qui si doucement le balance
se meurt avec le mol élan des avenues
au pied du vieux château que des spectres désolent.

Ecoute, ô cœur sans flamme; écoute !
Aux salles si longtemps dormantes de silence,
une voix naît comme une source.
Ecoute : une harmonie se gonfle par bouffées.

Elle rampe, elle rôde aux tentures lourdes,
et s'échappe, encore étouffée,
vers les hautes étoiles du silence.

O mon front où la main des heures agressives
laissa la trace de ses ongles,
cherche, dans le creux de tes rides,
cherche ta grâce unie et ton âme d'enfance.
Clos-toi, bouche sans force où les mots se confondent;
lasse, lasse de trop sourire,
clos-toi, trop lasse du mensonge,
et retrouve le charme ingénu du sourire.

Et vous, mes yeux désenchantés,
mes yeux des trop brûlants étés
où vacille la flamme errante de l'espoir,
mes yeux dont les brûlants étés
ont tari la fraîcheur et terni la clarté,
baignez-vous doucement dans la douceur du soir
et dans le baptême des larmes.

Les salles du château, veuves de tant de pas,
veuves de tant de cris de triomphe ou d'alarme,
dorment leur lent repos où des fantômes parlent bas.

Et c'est d'elles, pourtant, cette musique qui s'éveille
et lutte, et bat de l'aile encore,
et s'élève de tout son élan vers le ciel...

Une voix... Elle chante au cœur du vieux logis, —
écoute, écoute, elle chante !
elle glisse aux longues allées d'ombre
où tremble l'harmonie immense de la nuit.

Ah ! quel est donc ce souffle innombrable, ce souffle
qui monte jusqu'à moi d'un million de bouches ?
et quelle âme inconnue émeut si longuement
vos feuillages, forêts vieilles comme le monde ?

et quelle âme nouvelle en moi, éperdument,
éperdument veut y répondre ?

IMAGE

Le Sorbier

Ce matin, dans la montagne, je me suis arrêté au pied d'un arbre blessé. Quelque orage autrefois, sans doute, avait fait éclater le tronc robuste; mais la sève n'avait point tari, et l'écorce s'était reformée aux lèvres de l'énorme plaie.

Grand sorbier isolé, tu n'étais au bout ni de la vie ni de tes peines. Ta blessure tenta les mains ignorantes d'une petite chevrière, celle-là même qui tout à l'heure m'a hélé de sa voix grêle. Par simple jeu, sans te vouloir de mal, elle alluma son feu dans ce large creux propice et, — j'en atteste les traces sur le bois calciné, — la flamme dévora ton cœur tout vivant.

Pourtant, sorbier, tu n'es point mort. Des fibres dures demeurent abritées sous ta vivace écorce; tes branches étendent largement un feuillage encore vert. Quoi donc, tu as fleuri ! Tu as fleuri, sorbier, puisque des baies rouges parsèment de joie ta ramure...

Grand sorbier de la montagne qui respire ici l'air balsamique et rare, grand sorbier qui nous enseignes le

courage sous la lumière des dieux, je sais des âmes qui te sont fraternelles : comme toi, et malgré tout, elles ont voulu fleurir ;

et j'ai cueilli sur elles, en souriant, quelques dernières baies.

LA FLAMME STERILE

Mai cruel et jaloux de l'égoïste émoi...
Désireux de l'être qui se donne !

LA FLAMME STÉRILE

vas-tu dépeur la couronne ?

Tout ce jour sur le monde rayonne
mais toute douleur est éteinte
... comme éteint le soleil
est !

Elle

Mes vœux que tu n'as plus
Vieillesse et les yeux closés
et nous leur inquiète être à se connaître

Délice généreux de l'être qui se donne !
Mal cruel et jaloux de l'égoïste émoi...

Amour, adolescent divin, suprême Roi,
vas-tu déposer la couronne ?

Toute ta joie sur le monde rayonne
mais toute douleur est en toi.

LA FLAMME STÉRILE

Une pièce aux teintes sombres, au style grave, propice à la morne rêverie où LUI, dans la solitude, s'est abandonné.

Voici qu'un double vantail s'ouvre sur un jardin éblouissant de roses; et, tout environnée de la clarté de mai, c'est ELLE qui apparaît.

LUI.

Toi !... c'est bien toi !
Toi, toujours désirée et longtemps attendue...
toi !

ELLE.

Me voici, que tu n'espérais plus.
Victorieuse enfin des vœux irrésolus
où notre âme inquiète hésite à se connaître,

me voici, palpitante, éperdue,
et docile à ces forces de toute la terre
qui me portent, fervente et légère,
vers ton cri de surprise ingénue.

Que nos regards s'étreignent comme deux mains nues,
ami,
et que l'âme se donne à l'âme, et la pénètre,
et que naisse entre nous une haute clarté.
Tu m'as crue étrangère, esprit désenchanté...
Et moi, jusqu'en la plus tendre fleur de mon être,
jusqu'en mon plus secret émoi,
j'étais à toi.

LUI.

Vivé-je un rêve ? ou si, dans ce jeu de ténèbres,
une illusion vient de naître ?

Sang de la vérité, comme d'une blessure
tu jaillis de mon cœur déchiré par la joie !
À tes pieds, mon amie, à genoux, laisse-moi
baiser tes mains si belles, si pures,
et sois remerciée en cette heure inouïe
parmi les roses de l'amour épanouies.

Mes plus fières ardeurs, je les sens qui affluent
presque sans parole à mes lèvres,
et se pressent sans fin pour fêter ta venue,
comme des veines de la terre
monte la sève, —
et cette vie et cette ivresse de lumière
quand la forêt tressaille aux pas grandis de la lumière,
et baise les pieds nus du printemps sur la terre.

ELLE.

Jours envolés d'un vol d'abeilles...
Mon jeune espoir, parmi les jardins embaumés
où la candeur des lys s'exhale vers le ciel,
m'offrait le souriant orgueil de ses corbeilles.
J'ignorais tout l'amour, et commençais d'aimer.
Car elle t'attendait en son obscur sommeil,
cette vierge ferveur à peine qui s'éveille;
et mes rêves, d'une aile fragile, essaimés,
pour toi seul butinant aux calices le miel,
te dédiaient un or odorant de soleil.

Je t'aime.

Oh délice de te le dire en un murmure,
ce mot qui fait trembler ma voix

et qui émeut en ses entrailles la nature, —
ce mot qui retentit jusqu'en l'âme du monde
et me laisse à mon tour, tu le vois,
à tes pieds, pantelante, blessée,
faible sous la clarté soudaine qui m'inonde,
appuyant sur mon front cette main caressée,
et prête à défaillir d'une extase profonde
où le songe déjà se conjugue à la mort.

Ah ! que ne puis-je enfin sur ce cœur noble et fort
m'abandonner, vaincue et captive, sans crainte,
m'évanouir en la douceur de ton étreinte,
m'endormir comme dans la mort...

LUI.

Je voudrais te vêtir de mes caresses... te tisser
toute une robe de baisers.
Tes mains, ma bien-aimée, et leur souple fraîcheur
se mêlent aux iris comme leurs blanches sœurs.
Ta voix est claire autant qu'une source,
et quelle fontaine suave est ta bouche
où se grise un désir délirant de colombes !...
Toute la mer est dans tes yeux,
si limpides que sous leurs ondes

je me perds, étonné d'un abîme sans fond;
et la courbe immense des cieux
où planent les secrets de Dieu
n'est pas plus noble que ton front.

ELLE.

Vois qu'il est grave, mon sourire,
et quelle tristesse en ma joie !
Ah ! que le sort est lourd, dont le fardeau me ploie,
et que ma peine me déchire !

Non, ne caresse pas ainsi ma chevelure.
Ne cherche pas sur mes flancs, sur mon sein,
la langueur; écarte tes mains
des nœuds de mes molles ceintures.
Je suis toute reclose, et tu ne verras pas
la défaillance de mes roses.
Cesse de presser mes genoux;
et... non ! je ne veux pas que tu dénoues
la tendre courbe de mes deux bras,
si doux en leur faible défense.
Mon bien-aimé, je t'en prie à genoux.

Pourtant... Quelle pitié, quelle pitié de ton amour !
Pitié de la rancœur immense
dont se creuse à ton front la révolte farouche,

et de ces doigts crispés ou lâches tour à tour,
et de ce pli qui tord amèrement ta bouche...
Ami, pourrais-tu croire à quelque jeu frivole ?
ou que, perfidement, ma cruauté s'enchant
à décevoir un cœur qu'elle appelle et désole ?
Regarde-moi : connais la vérité vivante
de mes yeux plongés dans tes yeux,
et frémis de toucher le fond de ma détresse.

Oh chant suave, oh chant noble et religieux
de l'amour déroulant ses hymnes de caresses !
Ah ! pourquoi mon sentier n'a-t-il croisé ta route
jadis, quand vierge et libre encore
je t'attendais, désir timide qui s'ignore,
de toute mon âme aux écoutes !
Fière et naïve, en tes mains aimées
j'aurais glissé ma main :
j'aurais été pareille à la gerbe de roses
qui s'offre au détour d'un jardin,
et toi, d'un geste franc qui décide et qui ose,
tu aurais emporté ta moisson parfumée.

Inutiles regrets du jour qui pouvait être
et qui n'est pas venu.
Hélas ! avant d'aimer, avant même de naître,

mon amour s'était méconnu,
et je suis la chose d'un maître.

Quels mots te conteraient l'adolescente enfant
encore de tout éblouie,
lorsqu'aux bras étrangers elle s'est réveillée,
et que toute sa chair fut un effroi tremblant,
et que toute la vie en elle ensoleillée
ne fut qu'une ombre évanouie ?

Qu'ai-je dit ?... Laisse-moi ! J'ai parlé par surprise.
Laisse moi ! je mentais... (ah ! cet effort me brise !)
Il fut tendre ; je sais qu'il m'aime ; je le veux,
pour étrangler ma voix de ce collier d'aveux
ou te crier que je fus sienne, et qu'il m'a prise
quand toute je me suis donnée...

Et maintenant, comment puis-je être pardonnée ?

Oh honte de mon front de femme, que je penche
lentement jusqu'à tes genoux,
et révoltes de ma pudeur, et trouble étrange
qui fait se heurter mes genoux...

Oui, détourne de moi tes yeux où la souffrance
vient de tracer un cercle noir.

Mais quel mal en ma chair me dit sa véhémence,
qui ne t'ai point gardé mon juvénile espoir !

Ami, tout mon secret délice t'appartient.
Il n'est rien en mon cœur qui ne cherche le tien.
Suprême volupté, dérobons à la terre
le silence enchanté qui neige du mystère;
mais donne que mon sein ignore la morsure
du désir,
et ma lèvre, à jamais, la souillure
de mentir...
et ces mains dans tes mains, qu'elles demeurent pures.

Va ! gardons héroïque une foi dure et fière
qui dédie à nos fronts un baiser de lumière.
L'Amour est cet élan de tout l'être exalté :
il meurt s'il ne peut croire en sa propre beauté.

LUI.

L'Amour ne peut mentir : lui seul est vérité ;
c'est lui, l'héroïque lumière !
Il est la force et la douceur,
et l'élan sacré des ferveurs
est la plus haute des prières.

Tu m'écoutes, sans un geste,
rigide en ta volonté...
Mais ta voix a tremblé, mais ton regard atteste
un rêve frémissant que tu croyais dompté.

Quelle ligne ondulante se joue
de ton col à ce tendre abandon de l'épaule !
Elle est flexible comme le saule ;
elle épouse le sein, les bras qu'elle dénoue,
et tout ce corps palpitant et doux
est une innombrable caresse...

Ma bien-aimée, abandonne-toi !
Laisse flotter, laisse bondir ta chevelure ;
laisse-moi cacher sous tes boucles
mon souffle qui veut ton ivresse,
mes lèvres qui veulent tes lèvres...
J'irai chercher parmi la touffe de tes boucles
ton baiser comme une brûlure, —
et que les aveux de nos bouches
soient deux flammes qui se pénètrent.

Ma bien-aimée, abandonne-toi !

ELLE.

Au nom de ma détresse, au nom de cet effroi
qui soulève mon sein, ami, épargne-moi !
J'aurais pour me défendre une force farouche, —
mais, ô mon bien-aimé, pourquoi,
si ma plainte t'émeut, si mon émoi te touche ?...

LUI.

Oh ! glaciale déraison
qui te laisse raidie et comme détachée
de mes bras refermés sur une illusion !

Roses, roses d'amour, nuptiale jonchée...
Ivre vin de jeunesse et de joie que ma bouche
aspirait, quand l'amour en a brisé la coupe !
Tu viens, m'offrant les fruits pourpres d'une corbeille
lourde des voluptés que mûrit le soleil, —
et ton geste m'arrache leur pulpe vermeille !
Tu me montres la mer sans fin, l'azur vivant
des vagues, les grands mâts inclinés sous le vent
et l'horizon berçant de mobiles mirages :
palmes, coraux, récifs roses des flots riants.
Dans la rade, les hauts navires appareillent
vers les Thulés, les îles d'or, les orientes...
et je reste sur le rivage.

Oh révoltes de mon espoir ! oh sourdes rages !
et cette rancœur comme un flux qui se gonfle
en mon cœur, et se dresse et retombe,
et rejaillit comme l'écume sur le sable...
Haine de cet humain mensonge,

haine de ces liens tortueux qui entravent
la libre vérité de vie, et cet instinct
qui veut, et cette impétueuse force
qui bondit et qui frappe le sol,
superbe comme un étalon dans sa force, —
et plus pure que les prémices du matin !

J'étais las; j'étais seul; amèrement fermé
à cette extase d'être aimé.
Mais j'espérais, élyséenne, ta venue,
sourire d'or, grand vol vermeil, grâce ingénue,
ô rayonnant visage de l'Amour
penché sur ma misère nue.
Et te voici. Tu m'as parlé. Tu me dévoiles
un front harmonieux comme l'âme du jour...
Mais déjà l'ombre règne, et le chœur des étoiles
chante l'extase enfuie et la clarté perdue.

ELLE.

Elle est venue, ami, riche de sa tendresse,
la toujours espérée et longtemps attendue.
Ah ! que je voudrais dans tes bras
reposer ma tête si lourde, et ce corps las,
et toute cette angoisse affreuse qui me presse :

appuyer sur ton sein ma joue, et parler bas,
et qu'enfin le silence éclore en ta caresse...
Je ne peux pas. Je ne peux pas.
Un autre m'a menée, et je reste incertaine
au seuil de la souffrance où butteraient ses pas.

LUI.

Il souffrirait ? Qu'importe qu'il souffre ! je t'aime.

ELLE.

Ce bouquet de clartés, comme il se fanerait !
Quelle joie peut fleurir, dont la racine plonge
dans la glaise de la douleur ?

LUI.

Vœux de la femme ! Voile à tous vents qui se gonfle...
Il me faut donc vous fuir, (un homme souffrirait !)
ivresse, enchantements divins, douces ardeurs...
Espoir au vol doré, plus léger que l'abeille,
charmes adolescents du matin qui s'éveille,
un fantôme sans chair vous a sacrifiés.
Et le baiser de vie au baiser de mensonge

s'immole, et le stérile aveuglement triomphe
de toute ta splendeur, amour humilié !

Souffrir... Mais qui ne souffre ? et pour quelle pitié ?

ELLE.

Il est faible. Il est triste; et son unique asile,
son havre unique de bonheur,
est l'illusion de ce cœur
hélas ! que je connais si tendrement fragile...

LUI.

Et cet élan sacré du sang et de la chair,
appel des dieux, transports mouvants comme la mer,
pour quel don chimérique et pour quelle folie
faut-il donc que je les oublie !

ELLE.

Cruauté du désir, quels sanglots te désarment ?...
Tout mon être le sent, tout mon être le crie,
l'amour ment à l'Amour s'il se nourrit de larmes.

LUI.

Ton doute le blasphème en sa divinité.
L'Amour, verbe de vie, unique vérité,
n'a d'autre loi que sa beauté.

ELLE.

Mais cette vérité sublime de l'Amour,
c'est de semer, par gerbes d'or épanouies,
des miracles de fleurs sur les routes humaines;
c'est d'ouvrir les parvis retentissants du jour
à notre surprise éblouie;
c'est de laver le sel des larmes, quand la haine
étonne la candeur d'un regard virginal.

LUI.

Il est le prisme pur qui garde en son cristal
une illusion créatrice.

ELLE.

Le don d'amour est un souriant sacrifice.
Son hymne est un chant de ferveur.

Il se nie à l'instant où le cri de douleur
éteint la voix révélatrice.

Je suis le seul joyau dans la maison du pauvre,
la rose où le regard d'un malade se pose, —
et tu voudrais... Ami, t'ai-je en vain supplié ?
J'aurais pitié de toi, si tu n'avais pitié.

LUI.

Si je n'avais pitié...

Par quel pouvoir étrange
ces mots éveillent-ils en mon cœur je ne sais
quelle langueur en deuil, et quels bois de cyprès
où tomberaient des larmes d'ange ?

Mais tu pleures, ma bien-aimée... ah ! je voudrais
tarir de mes baisers cette amère rosée,
et dans mes humbles bras d'amant
bercer, bercer, longuement, savamment,
comme une mère son enfant,
cette grâce si faible et cette âme brisée.
Oui, j'ai compris ; moi seul, ici, je trahirais
l'Amour avec sa sœur céleste, la Pitié.
Ton cœur trop généreux serait crucifié ;

tu pleurerais encore, et celui qui te tient
saurait quelles fureurs percent la chair jalouse.
Tu souffrirais... Va donc; baisse ton front d'épouse.
Va ! ne me parle plus d'aimer; ne me dis rien;
mais laisse-moi pleurer l'extase évanouie.

Joie ! surhumaine joie, te voici donc enfuie !
Noble songe au visage d'or,
tu te dissipes en fumée...

Toi qui m'as enrichi d'un décevant trésor,
ne me crains plus, ma bien-aimée :
la volonté grandit des forces qu'elle dompte.
Mais l'Amour est l'émule irrité de la Mort
quand son mystérieux élan vers la beauté,
consumant sa ferveur aride,
est ce vol fulgurant d'une flamme qui monte
et se dévore en sa clarté
dans la stérilité du vide.

Que la flamme exalte ses feux !
L'orgueil des murs impérieux,
au souffle igné qui les calcine

s'ouvre à l'immensité des cieux :
je sais des palais en ruines
qu'habite le soleil de Dieu.

Ainsi, dans mon cœur dévasté,
le don prodigieux que tu m'as apporté
retentit comme éclate l'éclair !
et j'écoute le cri de ma chair
répondre à la flamme sublime.
Lève les yeux : la force, en mon mal désolé,
se roidit ; mais je suis comme un chêne ébranlé
par la foudre qui l'illumine.

Laisse-moi seul, ma bien-aimée ; éloigne-toi.
Va ! préserve en ton sein la splendeur qui te brûle,
et je contemplerai s'évanouir en moi
ton message embrasé, pareil au crépuscule
dont la pourpre s'épuise et se fond dans la nuit.
Va ! tout bonheur est mort et tout espoir détruit.

ELLE.

Frère, tout est divin. J'attends ; j'espère encore.
Ce que l'âme a lié jamais ne se délie :
l'Amour éveille, après les neiges de la Mort,

un printemps qu'il fleurit de sa grâce ravie;
pour un destin futur, je suis ta Fiancée.
La terre nous verra, les mains entrelacées,
gravir les cimes d'or d'une nouvelle vie.

Mais viens ici, mon bien-aimé, chair de ma chair.
Sur ton front douloureux où pèse la pensée
reçois de ton amante un unique baiser.
Je le donne parmi mes larmes, triste et fière,
et jamais sur ce front ne pourra s'épuiser
la caresse idéale où je fus tout entière.
Adieu !

LUI.

Laisse mes lèvres sur la fraîcheur de tes mains
se poser comme un vol adorant de colombes.
Tu t'effaces, clarté qui dorais mon chemin.
Aurore qui naissais, tu pâlis et succombes
sans avoir accompli ton frémissant mystère.
Hélas ! sans toi, toute la terre
n'est plus que solitude, amertume et silence.

ELLE.

Frère, notre destin héroïque commence.
Tu ne seras point seul. Ta sœur, ta fiancée

laissera près de toi sa tendresse blessée
et son mirage sans mensonge.
Je renaîtrai nouvelle en la nuit constellée
de cette ombre où je me replonge.
Adieu ! je t'ai donné mon âme irrévélée ;
adieu ! tu me verras plus belle dans tes songes.

L'âme est de ces âmes qui ne se contentent
 Et son mariage avec le monde est un songe
 Le monde est un jeu de hasard et de chance
 Et son sort est de se voir en proie à l'angoisse
 Adieu ! je t'ai donné mon âme et mon être

Mais si tu veux que je sois ton amoureux
 Tu me feras souffrir et tu me feras mourir
 Tu me feras souffrir et tu me feras mourir
 Tu me feras souffrir et tu me feras mourir
 Tu me feras souffrir et tu me feras mourir
 Tu me feras souffrir et tu me feras mourir
 Adieu !

III

Laisse mes lèvres sur la fraîcheur de tes lèvres
 Et pour comme un vol d'oiseaux de colombes
 Te t'efface dans un monde sans amour
 Adieu qui m'aimas et que j'aimais tant
 Adieu qui m'aimas et que j'aimais tant

IV

Pour, pour dans l'air de ces jours
 Tu ne vois plus rien. Tu vois, tu vois

A André Fontainas.

IMAGE

Les Ailes mutilées

*Malicieux, et tour à tour
doux et frivole,
jadis, jadis j'ai connu l'Amour
au léger battement de son vol
sur mes mains, sur mon front, —
et cet essor léger du cœur qui lui répond.*

*Il suivait ton caprice, hirondelle
aiguë et vive dans le vent
quand ta course le coupe de l'aile
et se brise,
ou glisse, virevolte et s'élève d'un bond.*

*Parfois, — et j'en frémis d'un sûr délice encore, —
tendre en sa grâce qui succombe,
l'Amour sous les iris émules de l'aurore
voluptueusement éveillait des colombes.*

*Et d'autres fois, paré d'une candeur insigne
il me semblait, grandi des songes les plus beaux,
dire la noble image illusoire d'un cygne
suspendue aux lignes des eaux.*

.

Un jour...

*Mon espoir t'attendait; il t'appelait en vain,
toi, mon plus héroïque et généreux amour.*

*Et je tendais les mains
vers toi, et je fermais les yeux,
et mon cœur bondissait dans mon sein.*

Soudain,

*en un tourbillon ivre d'air et de lumière
une ombre énorme aux reflets d'or !
et d'un choc soulevé par l'invincible effort
je vis, en ma détresse, en ma terreur obscure,
sous mes pieds s'éloigner la terre.*

*Le sol se dérobaît, où fut toute ma joie...
Plus haut que moi, vers la lumière,*

*puissamment frémissait une immense envergure.
Et j'ai crié d'angoisse, alors, moi le très faible,
moi la tremblante et lâche proie,
au vol impérieux de l'Aigle.*

*Dans la brume, très loin, le lac au pied des monts
où la blancheur du cygne émerge des eaux sombres
se mourait, et déjà se fondaient les vallons
aux voluptueuses colombes.*

*Plus rien. Les rochers nus; les cimes, le désert,
et ce vertige éblouissant d'un ciel trop clair...*

*« Laisse-moi ! dis-je; mon cœur s'épuise,
mon front se glace, mon front se brise !
Faut-il donc, insensé, te suivre
jusqu'où le souffle manque à des poumons de chair ? »*

*L'aigle tendit l'essor de ses vergues de fer.
Il aspirait l'azur où, hormis la lumière,
tout s'efface.*

*« Que veux-tu ? dis-je encore, ou qui donc cherches-tu,
mon bel aigle, royal conquérant de l'espace*

*qui m'emportes au gré de ta serre rapace
comme un futile et vain fétu ?*

*« Craindrais-tu que fût assaillie
ta force jusqu'au fond des cieux ?
Quel téméraire cœur nourrirait la folie,
d'affronter ton bec furieux ?*

*« Mais peut-être fuis-tu la terre, qui t'oublie ?
Peut-être la hais-tu, cette terre avilie ?
Plus que ton vol prodigieux,
hélas ! elle m'est chère en sa douceur jolie...
Bel aigle, arrête-toi ! mon effroi t'en supplie.
Regarde : il n'est plus rien qui vive sous nos yeux.
Nul être ne respire aux demeures des dieux.
Ne sais-tu que l'Amour est tendre ? que sa flamme
palpite comme un sein de femme ?
qu'elle est humaine autant que l'haleine des hommes,
et qu'elle périrait parmi l'éther avide
dans la solitude du vide ? »*

*L'aigle tend ses immenses vergues. Il sillonne
d'un vol plus valeureux l'azur qui reste sourd...*

Alors, en ce désert où nul cri ne résonne,

*pour devancer l'espoir incertain du retour,
j'ai de mes mains, plume par plume,
arraché ton pennage, ô dangereux amour.
Crime sans nom ! Ce fut une chute de plumes,
ce fut comme un nuage errant d'illusions,
puis un peu de fumée au feu qui se consume,
dont agonisent dans la brume
les suprêmes pulsations.*

*Toute ta force altière et toute ta parure,
ô bel Amour, et le vibrant effort des ailes,
plume après plume !
et cela qui luttait encore et fendait l'air
et s'exaltait dans la lumière...*

*Oh pardon magnanime à la perfide injure,
il m'épargna ! Mais toute cette ampleur si pure
qui planait, cet élan d'un vœu surnaturel
que n'avaient pu lasser les limites du ciel,
par mes mains, pauvrement, peu à peu, disparurent.*

*L'aigle gémit, ployant l'envergure insultée,
humiliant son vol désormais sans honneur.
Par grands cercles, fuyant l'interdite splendeur
et cette royauté malgré lui désertée,
il glissait, morne, las et vaincu, vers la terre,*

*et sur la rive enfin d'un étang solitaire
où l'onde au pied du saule est une âme qui dort,
s'abattit, frappé par la mort.*

*Et moi, joyeux, le front allégé, le cœur ivre,
je chantais, je criais l'allégresse de vivre;
et mon talon foula le monstre au vol vermeil
que ne fait point ciller le regard du soleil.*

*Il gisait, dépouillé, masse horrible et sans forme;
mais le moignon d'une aile énorme
se tendait vers la nue et vers l'espoir enfui.
Et quand la honte enfin m'eut détourné de lui,
je crus voir, au mirage des eaux, sous les saules,
un être pâle qui semblait
irréel ainsi qu'un reflet.
Il était nu. Son corps tremblait,
et le sang ruisselait de ses blanches épaules.*

*Il parut, lentement dressé d'entre les saules,
lever sur moi des yeux lourds d'un reproche amer.
Je me sentis rougir, mais j'aimai sa présence.
Il était noble et doux; il était triste et fier,
et me regardait en silence.*

*Je fis deux pas vers lui, qui les fit à son tour.
Je vis mieux son visage... Et soudain ma détresse
pleura d'avoir compris l'insolite présence.*

*...Il avait, sous un front paré d'adolescence,
la flamme et l'héroïque force de l'Amour.
Il avait la vaillance et le feu de ma jeunesse,
il avait la ferveur et la foi de ma jeunesse,*

et me regardait en silence.

*A Victor Rousseau
Statuaire.*

LE CANTIQUE SACRÉ

... and bid them love each other and be blest :
And leave the troop which errs, and which reproveth.

P. B. SHELLEY (*Epipsychidion*).

... et son âme s'élève vers le ciel
 de sa sainte patrie... Et son âme s'élève
 vers le ciel de sa sainte patrie...

... Il avait, sous un front d'admirable
 la Harpe et l'Épée...
 Il avait la sagesse et la force de son âme
 Il avait la douceur et la foi de son cœur.

LE CANTIQUE SACRÉ

... and did them love each other and be glad
 And love the Lord which ever and when necessary
 P. B. SHERMAN (Bibliophile)

Sous quels cieux inconnus, en quel monde enchanté
résonna-t-il jamais, le suprême cantique
où, de la lèvre ardente à la lèvre extatique,
l'Amour unit aux dieux son immortalité ?

L'Amour unit aux deux son immortalité
ou de la terre admet à la terre étrangère
répond-il jamais le sublime-cantique
Sous quels yeux inconnus en quel monde se changeant

La lisière d'une forêt dans la montagne. A travers les premiers groupes d'arbres se découvre un vaste horizon nuancé, sans nulle arête aiguë, sans glaciers; mais une ligne étincelante, qui ondule obliquement jusqu'à l'arrière lointain, révèle des neiges éternelles.

C'est le déclin encore rayonnant d'un jour d'été. La rumeur des vallées ne monte point jusqu'ici. Seule la feuillée, demeurée vibrante de soleil, bruit faiblement à la brise. — Là-bas, deux formes enlacées s'avancent très lentement. La palpitation des bois les environne d'une musique à peine entendue, unanime et aérienne. Il semble que la vie de la terre s'exhale en confuses paroles, en un chant peu à peu moins indistinct, dédié à ces deux êtres que l'on voit doucement s'élever, appuyés l'un à l'autre.

Le chant se précise encore et s'accentue. C'est le chœur des voix de la terre.

LE CHŒUR DES VOIX DE LA TERRE.

Pour quelle aube inconnue et quel règne enchanté
va-t-il s'épanouir, le souverain cantique ?
De l'étreinte brûlante à l'étreinte mystique,
l'Amour unit aux dieux son immortalité.

*(Le couple paraît et s'arrête, Elle inclinée sur
Lui avec abandon).*

LE CHŒUR.

La jeunesse du monde à nouveau se révèle,
comme au jour où, tenté par le souffle des cieus,
pour la première fois au sein vivant de Dieu
s'est éveillé dans l'air un frémissement d'aile.

(Les amants font quelques pas encore, les mains unies, les yeux dans les yeux).

LE CHŒUR.

Un frisson de désir, un vœu de volupté,
le silence, le rêve et l'irréalité...
Voici l'Amour ! Que l'aile du Temps se repose
en l'idéal effroi de la divinité.

(Etendus sur le gazon, ils se perdent dans une mutuelle ferveur qui s'achève en ravissement. Long silence. Lui, enfin, se relève à demi comme pour mieux contempler l'Amante).

LUI.

Quelle suavité de ta grâce est éclosée !...

Que tu es belle !

(Elle ouvre les yeux, d'abord éblouie comme au sortir d'une nuit sans fond; et son regard émerveillé s'arrête sur le visage de l'Amant, en qui semble se résumer pour elle toute la splendeur du jour).

ELLE.

Ami, quelle noblesse fière
en ton regard ! et quelle aurore sur ton front !

LUI.

De quel abîme de mystère
nos cœurs extasiés montent vers la lumière !

ELLE.

Ils émergent plus purs de leur songe profond,
et pour eux la beauté rayonne sur la terre.

LE CHŒUR.

Don céleste ! miracle éternel, ô Beauté !
Fontaine d'harmonie, ineffable Musique

où d'innombrables voix sont un chœur de clartés,
où les harpes du jour vibrent d'un chant unique...

LUI.

(Il est à genoux auprès d'elle, accoudée).

De cet abîme obscur où plongeaient nos aveux,
sous le déferlement doré de tes cheveux,
j'apporte les trésors d'une mer océane :
perles, coraux, cristal des gemmes diaphanes,
et j'en voudrais parer ton beau corps sinueux.

Ton haleine est l'avril d'un jardin qui s'éveille,
vaporeux, parfumé de roses nonpareilles.
Ton souffle est un jardin de roses qui s'éveille.

LE CHŒUR.

Au souffle de l'Amour la terre s'émerveille
dans les premières fleurs des premières corbeilles.

LUI.

Tes mains, tes souples mains sont des enfantelets
blancs et naïfs, jouant au jeu des osselets...

Tes lèvres ont la pulpe rouge d'un fruit mûr
dont ma bouche butine le suc frais et pur;
et quelle vigne d'or, quelle enivrante treille
au raisin pénétré de l'âme du soleil
égalerait tes flancs, et ces grappes vermeilles
où volent mes désirs comme un essaim d'abeilles ?

ELLE.

Ami, je suis confuse en mon ravissement.

LUI.

Tes hanches ont la noble forme d'une lyre...

LE CHŒUR.

Les plus beaux cris d'amour accordent leur délire
au frémissant émoi de ces cordes d'argent.

LUI.

...et le lac de tes yeux est immense, où je mire
mon regret qui s'afflige et mon espoir tremblant.

ELLE.

Ta voix... Toute ma chair se fond en sa caresse.

LUI.

Tout mon orgueil, vaincu, succombe en ta tendresse.

ELLE.

Mon bien-aimé, dans l'accueil de tes bras,
docile, abandonnée, il me semble renaître.
Vois ! je t'apporte tout mon être.
Voici mon front, voici mes mains,
mes pieds légers qui vont te suivre pas à pas ;
voici le doux et tiède asile de mon sein,
voici mon cœur, voici mon âme dans mes yeux.

LUI.

(Il est debout, parfois penché sur elle).

Je t'aime avec ferveur, comme une enfant des dieux.
Mon amie, ma sœur, mon amante,
je me repose en toi comme en la Vérité,
et cette joie qui m'entourne de clarté,
j'en trouve en ton regard la source éblouissante.

Je t'aime gravement, comme un présent de Dieu.
Il semble qu'un rayon céleste me soutienne...
Je voudrais enrichir de ma force la tienne,
et ma force grandit de ta force. Je t'aime.

ELLE.

(Elle est à ses pieds).

Mon bien-aimé, ce peu que je suis t'appartient.
Hors toi, hors ton amour, qu'est-il au monde ? Rien.
Tes longs doigts m'ont tressé des couronnes de reine...
Je t'adore à genoux, toi mon maître, mon roi !

LE CHŒUR.

Qu'un élan généreux le porte seul vers toi.
O dame d'amour, tendre reine,
que nul serment selon les hommes ne t'enchaîne !

LUI.

Je t'aime fière et belle et libre sous les cieux,
sœur des nuages merveilleux !
et si la vérité secrète qui nous mène
un jour te détournait de moi,
j'accepterais sans cris la douleur souveraine.

ELLE.

(Elle s'est lentement dressée, et maintenant, debout auprès de lui, s'appuie doucement des mains sur son épaule).

Je ne veux pas que mes mains pèsent sur ton front.
Je ne veux pas que mes baisers, —
ni mon silence inapaisé
ni les mots incertains qui des lèvres éclosent, —
inconscients du mal que les choses nous font,
appauvrissent tes yeux de la grâce des roses.

Je ne veux pas, je ne veux pas
que mes bras pèsent à ton bras,
sinon comme une aile se pose.
Mon bien-aimé, je ne veux pas
que mes baisers ferment tes yeux
aux Signes que nous font les dieux, —
qu'ils détournent de toi le destin qui t'appelle,
et que ma chair, hélas ! te soit mortelle...

LUI.

Quel souci précieux ton amour me révèle !
Je te vois sage autant que belle, ô mon amante.

Tes yeux sont ma splendide et vitale clarté :
mon vieil orgueil, ô sœur très simple, ô sœur très grande,
se baigne en cette baptismale pureté ;
et mon esprit, lassé des stériles démençes,
à tes pieds m'agenouille avec humilité.

ELLE.

Près de toi, je ne suis que naïve ignorance :
ma tendresse de femme est toute ma science.
Je t'aime ! notre amour rayonne, et je ne sais
quels mots, parfois, disaient notre divin languir ;
mais ils semblaient en moi, tandis que tu parlais,
innocemment, ingénument, s'épanouir,
comme les fleurs de mon silence.
Et souvent, parmi l'heure inerte, je me tais
et regarde passer sur ton front qui s'éclaire
quelque penser trop noble et trop haut pour la terre.

LUI.

Mes songes, tu les as créés, ma bien-aimée !
Ton âme étreint toute la mienne.
Les seuls mots dont je me souviens
naissaient de ta voix parfumée.

Ce que tu souhaitais en ta blanche faiblesse,
pour toi seule je l'ai conquis,
et tu m'as fait ce que je suis.

ELLE.

Mon bien-aimé, s'il est en moi quelque trésor,
il est un don de la seule tendresse.
J'épiais en tes yeux le scintillant essor
de tes songes; et la beauté que tu rêvais,
je la sentais éclore en mon âme... J'aimais !

LUI.

Donne-moi ton sourire à l'adorable charme.
Jamais comme aujourd'hui l'avais-je contemplé ?
Sa douceur ôterait à la haine ses armes,
ô bien-aimée;
mais il est lourd, comme tes yeux, d'anciennes larmes,
et ton cœur a souffert puisqu'il sait consoler.

ELLE.

La douleur glaciale a fondu sous ta flamme,
mon bien-aimé !

Est-ce ma chair, est-ce mon cœur, est-ce mon âme...
non ! c'est tout mon élan et c'est toute ma joie
insatiablement qui se cherchent en toi.

(Elle avance d'un pas, le front haut).

Limpidité de l'air sur la cime gravie !...
Mon être entier respire une nouvelle vie
qu'il tient de toi, mon bien-aimé,
et qui fait plus profonds nos souffles ranimés.
Il semble, auprès de toi, que d'une aube éternelle
un rayon divin se révèle,
et ce mirage errant que l'univers poursuit.
Est-ce bien *toi* qu'en mon extase je désire ?
et toi, désires-tu la femme que je suis ?
ou si, devant l'Amour, notre ferveur aspire
à ce ravissement de nous unir en Lui ?

LE CHŒUR.

Ce palais enchanté dont la féerie est vôtre,
quel regard a percé son dôme de cristal ?

LUI.

Nous avons apporté comme un don nuptial,
de l'un à l'autre,

un vœu suprême de beauté.
Qu'il repose entre nous son espoir magnifique.

LE CHŒUR.

Source jamais tarie, immortelle Musique,
ta fontaine de vie, Amour, est la beauté.
Ton front divin se mire en sa sérénité.

(Le jour est à sa fin. Peu à peu descendus des monts de l'alentour, des nuages ont voilé complètement les vallées. Leur blancheur très pure s'étale et s'égalise en une surface horizontalement unie. De cette mer vaporeuse émergent seules, comme des îles, quelques cimes étincelantes).

LUI.

Tu sais donc ce que c'est qu'aspirer ?

ELLE.

Aspirer...

Une voix, au lointain, si j'écoute, m'appelle.
Je me souviens. Une aile en dévorant l'azur
m'a conté son délice au vide qui l'épuise.

LE CHŒUR.

Un songe qui toujours renouvelle nous guide,
et le sang du soleil rougit la grappe mûre.

ELLE.

Je me souviens... Comme le fruit naît de la fleur,
dans la plaine où se perd ma course jamais lasse
un horizon grandit de l'horizon qui meurt,
et c'est l'espace !

Parfois, dans notre amour, (mais l'oserai-je dire ?)
le feu de tes baisers semble né d'une flamme
invisible, à jamais renaissante, immortelle...
En mon haleine, un souffle surhumain respire ;
et quand le cœur gonflé ne trouve plus de mots,
un chant que nul ne sait jaillit de nos sanglots
et ma lèvre à ta lèvre en bégayant l'épelle.
J'aime et j'attends... Voici que l'âme se déchire,
et j'entends un appel faible et prodigieux ;
et je ne sais s'il vient des cieux
ou si la voix surnaturelle
est le chant de mon cœur sans paroles... J'aspire.

(Les cimes au loin s'empourprent par degrés).

LE CHŒUR.

Avec vous, comme vous, l'immense monde aspire.

Message ailé, présage d'or,
Amour !
promesse inaccomplie encore
d'une extase toujours grandissante et future ;

mystère frémissant de toute la nature
que berce le songe éternel,
hymne qui réunis en un chœur exalté
les millions de fils par la terre enfantés,

tu retentis jusqu'au plus secret de la vie,
et suscites l'âme ravie
à l'innombrable ardeur des émois fraternels.

ELLE.

Oh joie du cœur inépuisé,
enrichi de tout ce qu'il donne !

LUI.

Joie de l'être lorsqu'il s'oublie, et qu'il frissonne

de ce délice, encore, encore ! et du baiser
qui s'offre et qui saisit, et ne veut se briser,
et n'est la chose de personne...

La Joie, la Joie, la surhumaine Joie !
Elle est venue en nous comme une onde d'aurore.
Elle est venue en nous comme un cri d'allégresse
qui bondit et bondit encore,
quand ma bouche a connu ta caresse,
quand ta chair s'est donnée à ma chair,
quand ton sein a frémi du feu qui le pénètre,
et lorsqu'impétueusement en nos deux êtres
les Forces ont tracé leurs chemins de lumière.

ELLE.

Oh joie ! oh généreuse joie
de s'anéantir pour renaître !

LE CHŒUR.

Glorieux, dépouillés de tout ce qui n'est Lui,
l'âme nue à jamais de ce qui n'est plus vôtre,
voici, voici que, l'un par l'autre
l'Amour enfin vous a conduits
au seuil mystérieux où l'on commence d'être.

LUI.

Lui, le Dieu ! n'est-ce pas de son obscur effroi
que nos paupières se revêtent de ténèbres, —
que ton regard se meurt au plus profond de toi,
et que ma tête alors défaille,
et tombe sur ton sein ?

(La clarté décline. Le soir est là).

ELLE.

Douce mort où déjà l'être nouveau tressaille
et tend vers nous les mains...
Mon âme sommeillait; mais tu l'as éveillée,
ami !

LUI.

Mon âme s'ignorait : tu me l'as révélée.

ELLE.

Peut-être, en unissant nos mains selon les dieux,
avons-nous enrichi l'éternelle Harmonie
d'une musique ailée au plus lointain des cieux ?
Mais je tremble de ma parole,

mais j'écoute mourir les mots, je balbutie...
et voici que je me désole
au seuil de la cité bénie.

LUI.

Mélodie aux subtiles ondes,
un rythme se délie, un chant vierge s'élève,
ô bien-aimée,
quand ton âme éclôt sur tes lèvres;
et notre extase sublimée,
plane parmi les intermondes.

LE CHŒUR.

Souffle émouvant des dieux, l'intarissable Flamme
jaillit sans fin, vivante force qui se noue
aux plus secrets replis de l'homme et de la femme.
L'Ange de vie est là, qui palpète sur vous.
La voix prodigieuse en vous a retenti,
et vous fait fléchir les genoux.

(Le soir s'assombrit encore).

LUI.

L'espoir humain, l'espoir immortel est ici.

ELLE.

Aimer ! N'est-il des cieux, ce cantique sublime ?

LUI.

L'amour te transfigure, et je te vois divine...

ELLE.

Viens. Pose sur mon front tes mains. Prions ainsi.

(Longtemps ils restent perdus en une mutuelle ferveur. Lorsqu'ils s'en dégagent enfin, leurs voix ont des intonations nouvelles, comme venues de très loin).

ELLE.

La terre a disparu. Le monde s'évapore.
Rien n'est plus que le songe où le silence dort.

LUI.

Mon âme de jadis en toi s'est consumée,
et je renais de ta douceur, ô bien-aimée.

ELLE.

Sur ton sein je m'évanouis, ô bien-aimé;
et je nais aux parvis de l'irréalité.

LUI.

Il semble que mon être en un vol enchanté
perce l'espace radieux...

ELLE.

La dernière clarté ne survit qu'en tes yeux.

(Long repos. Tout est muet. C'est la nuit close).

LE CHŒUR INVISIBLE DES VOIX DE LA TERRE.

Ce mystère d'amour qui palpite en vos cœurs,
il règne dans la nue, il émeut chaque étoile.
En millions de feux et d'errantes lueurs
le secret embrasé de la nuit se dévoile.

Echarpe de l'azur, vaporeuses Hyades,
éclair multiplié qui jamais ne dévie,

germes épars, ô scintillantes myriades,
vos gerbes de rayons sont des baisers de vie.

• • • • •

*(Sous la vague clarté sidérale où se révèle encore
la blancheur idéale des neiges, le paysage
semble désert de toute réalité terrestre, et
devenu comme surnaturel. Il règne une séré-
nité éthérée).*

ELLE.

Dans les ombres d'où je m'éveille,
qui donc t'a répandue, aurore ?

LUI.

O révélation inouïe... Oh merveille !
Jardins épanouis de roses dans la mort...

ELLE.

Indicible clarté ! Lumière nonpareille...

LUI.

Flamme dont la ferveur ineffable dévore !

ELLE.

Océan de vertige aux abîmes vermeils...
Lointains illimités où l'être veut éclore...

.

LE CHŒUR.

Oh songe de l'Amour, vaste comme la Mort !

THE FORTY-NINTH PART

Of some de l'Amour, vous connaissez la Mort

LE CHIEF

Of some de l'Amour, vous connaissez la Mort

THE FORTY-NINTH PART

LE

THE FORTY-NINTH PART

LE

THE FORTY-NINTH PART

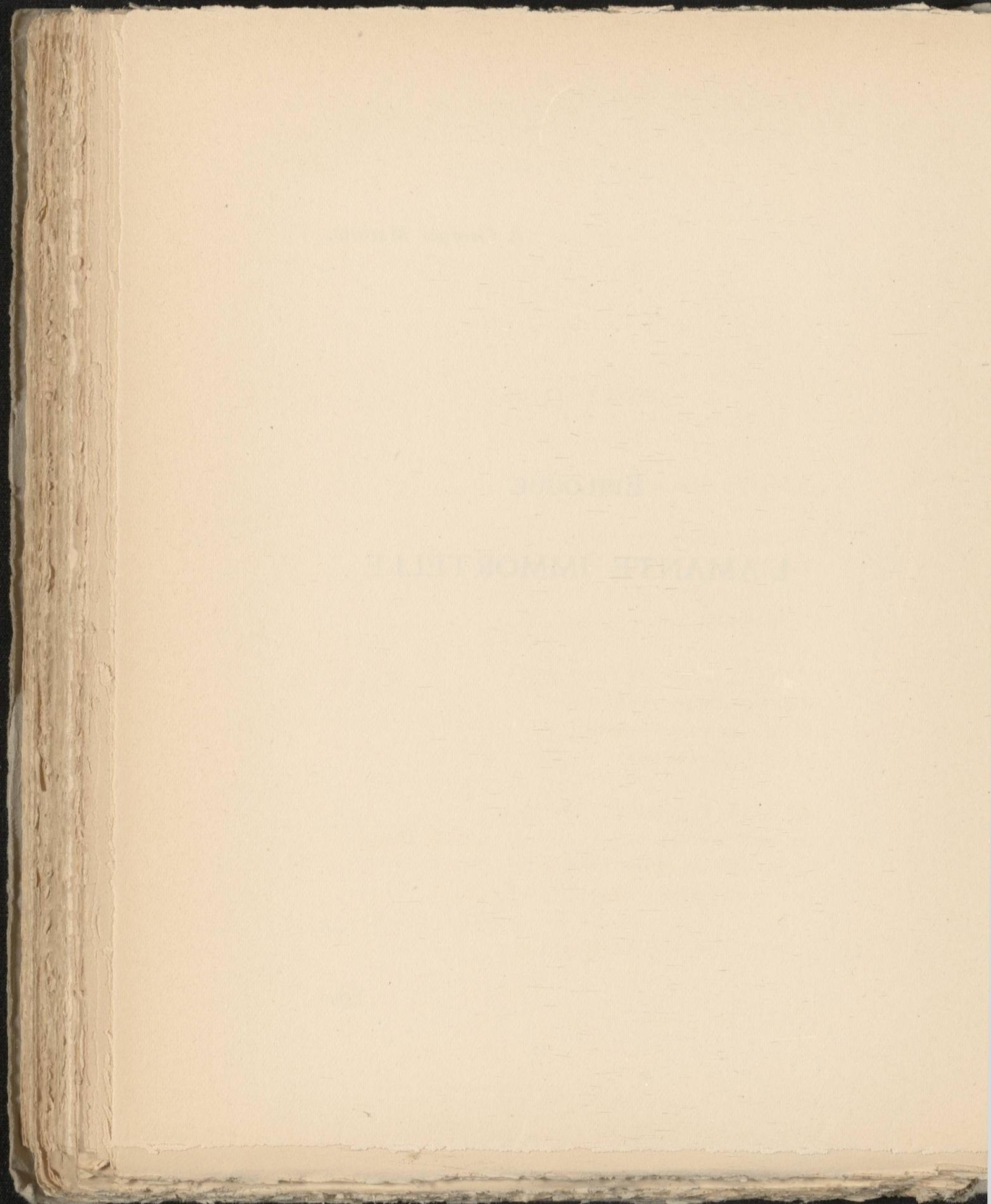
LE

THE FORTY-NINTH PART

A Georges Marlow.

ÉPILOGUE

L'AMANTE IMMORTELLE



ASPIRATION

Lève très haut les yeux.

Vois-tu comme les étoiles,
quand la nuit palpite de feux,
doucelement tremblent, s'éloignent,
si tu veux pénétrer les cieux ?

Ainsi la Clarté qui t'appelle
vers son baiser mystérieux
dérobe sa flamme immortelle
si tu lèves très haut les yeux.

Mais toi, l'amant de l'Irréelle,
toi qui cherches, errante au sein vaste de Dieu,
la lumière au chant radieux
des scintillations nouvelles,

ô mon frère, lève les yeux !

OMBRE

« Ne m'attends point : je suis rebelle
au cœur que je n'ai pas surpris.
Ne me nomme pas en tes cris :
je ne viens point, quand on m'appelle.

J'apparais, je brille, et m'efface.
Goûte mon amour décevant
mais ne me cherche pas : ma trace
est pareille à du sable au vent.

Ma lèvre invisible te touche...
Mais je suis une ombre qui passe,
et tous les baisers de ma bouche
sont comme une aile dans l'espace.

Ecoute et songe : je suis celle
qui, dans la nuit, t'ouvre les yeux ;
je suis le rayon merveilleux
d'un mystère qui se révèle.

Plus légère qu'une fumée,
plus ardente que le soleil,
je glisse en la nuit parfumée
et je visite ton sommeil... »

A L'AMANTE IMMORTELLE

I.

Unanime harmonie.

Comme s'ouvre la rose immense de l'aurore,
l'âme du monde éclôt sans fin de ton sourire.
La clarté s'est épanouie, où Dieu respire.

Sur la terre, s'éveille un adorable accord.
De la sylve en murmure à la plaine sonore,
sous l'ombre par lambeaux que le Souffle déchire,
un songe en voluptés suaves s'évapore...
Délice élyséen, douceur qu'on ne peut dire,
un hymne de parfums s'élève, et te désire :
comme une rose immense aux lèvres de l'aurore
le songe de la terre est né de ton sourire.

Fraîche haleine des prés, lande aux arômes d'or,
bras embaumés du soir où la forêt s'endort...
Brises ! bouquets errants, jardins où Mai soupire
et s'exhale, et s'épuise, et renaît de la Mort...
Été ! fauve toison tout odorante encore
d'une chute de nymphe et d'un bond de satyre...
Automne défaillant dont la langueur expire
en effluves d'amour, en effluves encore...
O Reine ! parmi les parfums au mol essor
la terre épanouit son charme en ton sourire.

.

Majesté de l'Hiver sur les plaines du Nord,
majesté de l'Hiver sur les neiges d'argyre !
Air des cimes, breuvage éthéré qu'on aspire,
eau lustrale qu'on sent ruisseler sur le corps, —
et la saveur du froid salubre, aux monts du Nord !

Mer immense, mouvant et montueux empire,
règne du vent salin, arôme franc et fort
du grand Norroît courbant les voiles vers le port...
Océan de la vie aux vagues en délire, —
déferlant, soulevé d'un innombrable effort;

assauts de vaine écume aux falaises du Sort;
Espoir aux flots d'argent berçant des barques d'or...

Et tu parais alors parmi des sons de lyre,
aube idéale, amante au sublime sourire !
Frisson de la clarté qui renouvelle encore,
don divin de lumière, Amour, suprême attente...
c'est ton souffle vivant que le monde respire,
(Harmonie ! ô baiser où s'unissent des lyres)
et c'est ta force, ô Rayonnante,
ô Présence immortelle, unanime sourire !

II.

Invocation.

Aux mille diamants de la nuit scintillante,
irréelle, ravie en un rêve stellaire,
quand tes pas désertent la terre
tu t'élèves, subtile et pure, aux cieux limpides,
vers la sérénité stérile de l'éther;

et ta forme qui s'atténue
au nul des espaces arides,
naît diaphane de la nue
  la virginité du vide...

Mais je te dirai simple et nue.

Sous le mystère des nuits tremblantes,
  l'heure vaporeuse où l'évasive lune

se dévoile dans le silence
et fuit et glisse, les mains errantes,
au loin des vagues de somnolence,
les âmes lasses t'ont reconnue,
ô Mère des mélancolies élues :
nostalgique songeuse, immobile et que hantent
les reflets de la pallide lune.

Or moi, je veux te dire grande, libre et nue.

N'es-tu pas, en nos yeux, l'image qu'ils enfantent ?
N'es-tu pas le délice où l'être se figure,
chair illusoire, chair où palpitent des mondes,
extase d'aimer sans seconde, —
ô désir sans repos, germe des joies futures,
toi ! tout ce qui aspire en toute la nature, —
vivante volonté, volupté surhumaine,
toi, l'éternelle, la fière amante,
la Souveraine !

III.

Joie vivante.

D'où viens-tu, d'où viens-tu, toi que j'ai rencontrée,
humaine et si loin de la terre ?
Et la sérénité pure de ta douceur,
tes yeux au glacial et céleste mystère,
ton front d'archange sur moi penché, —
et ce torrent d'amour qui se brise en mon cœur
et ne peut s'épancher...

Es-tu jaillie des nobles nues,
quand leurs beaux flancs sous l'aube argentine s'enchantent ?
et elles, dénouant au jour leur chevelure,
secouent de leur front le sommeil, —
et tout à coup étincelantes
parsèment de joyaux l'or vivant des métaux.

Rien ! un rythme, un rayon, un espoir... et tu fus.

Ivresse des cieux ! jeune âme errante
du vent, du grand vent sans demeure qui passe, —
toi, l'allégresse, l'ardeur bondissante,
le flot du matin dans l'espace !

et ton souffle soudain qui remplit les espaces,
et le frémissement de ta vierge merveille,
ô sang de la clarté ! rose du jour vermeil !...

Tu viens, et tu ravis de ta voix émouvante
les bois mélodieux pénétrés de soleil;
ta beauté que la grâce dénoue est pareille
aux jeux de l'aurore changeante, —

et tes pas alternés sont légers comme l'abeille,
et voici qu'à tes pieds légers tu éveilles
la divine Surprise qui chante.

La vie en un murmure immense te salue,
et toutes les voix de la terre à ta venue,
et la danse et le chant des ramures te saluent, —

toi, la souple que rien ne lasse,
toi l'harmonie à jamais renaissante,
juvénilement libre en ta force vivace
comme une source jaillissante,
comme une flamme, comme un rayon !

Toi la superbe, toi la vaillante, —
ô fille sans peur qui des plaines aux monts
guides ta course, au vent suspendue,
pour offrir à l'azur la fierté de ton front,

et dans la lumière et la joie répandues,
par tes belles mains semeuses de grâces,
éveilles des roses d'amour inconnues
jusqu'aux abîmes de l'espace... —

et chantes, et chantes, et chantes !

IV.

Mythe.

Un jour...

(Mais peut-être n'était-ce qu'un songe ? —
un songe dont l'image en mes yeux se prolonge
et m'éblouit encore de sa merveille...)

Je t'ai suivie un jour, toi la céleste sœur
des filles dont le rire est comme une corbeille
qui déborde de fleurs.

C'était l'heure inquiète où, le cœur en sommeil,
on lamente un amour qui n'a jamais été.

Au ciel désert, l'azur éperdu de clarté
courbait une immense auréole;
et je fermais les yeux sous la clarté,
quand un charme ineffable étonna mes oreilles :

écloso au gré de tes paroles
dans l'air vibrant de volupté,
la Musique naissait comme un ange s'éveille.

Autour de toi, les molles brises de l'été
flottaient, captives d'un rêve enchanté.

Ton unique parure au déroulement d'or
c'était ta chevelure d'or.
Tes yeux élyséens miraient un bleu mystère;
mais leur onde semblait vaste comme la mer,
mais ton regard était plus vierge que la mort,
et sur tes nobles boucles d'or
une flamme exaltait son aile de lumière.

Et moi, sans art, comme viennent les mots, —
comme viennent les fruits aux rameaux, —
moi, je chantais l'amour simple et fort,
à jamais dénué des trésors qu'il attend
mais plus riche de tout ce qu'il donne, —
et tendre, et pur, et sanglotant
lorsqu'il pardonne.

O Reine ! ô puissante ! ô rythmeuse de vie
je chantais... mais tu vins à passer près de moi,
et j'entendis mourir ma voix.

Je ne sais quel désir, aigu de jalousie,
m'avait dressé vers toi;
et mes bras, et mes mains convulsives tendues
refermaient sur ta hanche souple une ceinture
lorsque, te dégageant d'un geste radieux,
tu plongeas ton regard innocent dans mes yeux.

Déjà tu bondissais, agile et triomphante,
et je n'avais gardé entre mes mains déçues
rien qu'un fluide cheveu d'or...
Rien ! un fil des réseaux fragiles de l'aurore,
une chose très douce, et magnétique, et lente...
Et je sentis soudain, comme une chair en vie,
cette caresse d'or brûler mes mains déçues.

Alors, par les sentiers des monts je t'ai suivie,
toi dont la libre course aux fuites vagabondes
a lassé mes pas inutiles.
J'ai vu le jour grandir, et le midi d'été,
et le soir dévaster la plaine qui rutilé;

la nuit, pour te garder, amoncela ses ombres,
et peu à peu, là-bas, se fondit la clarté
du flot de boucles bondissant de flammes blondes.

V.

Image immortelle.

Triste, — mais orgueilleux, car je t'avais connue, —
je suis redescendu vers ceux de la cité,
en silence gardant le songe redouté
de ta jeunesse fière immortellement nue.

Tu m'as fui. Mais mon cœur ne pouvait t'oublier,
toi qui fais retentir de ta marche les mondes !
Ton souvenir émeut la rumeur des halliers
ô déesse des Hautes Ondes,
et renouvelle ses vastes ondes
comme roule l'écho des torrents aux glaciers.

Quand j'ai revu tes sœurs de la terre,
elles encore, en leurs jeux alternés,

riantes et belles, de fleurs couronnées,
m'ont redit l'harmonie éclosée sous tes pieds
et ta grande ombre solitaire.

Et moi, frémissant, éperdu parmi elles,
j'épiais en leurs yeux ta présence irréalée, —
tel un amant, dans le miroir bleu
des fuyantes eaux infidèles,
découvre l'amante et se penche un peu
vers le reflet qui la révèle.

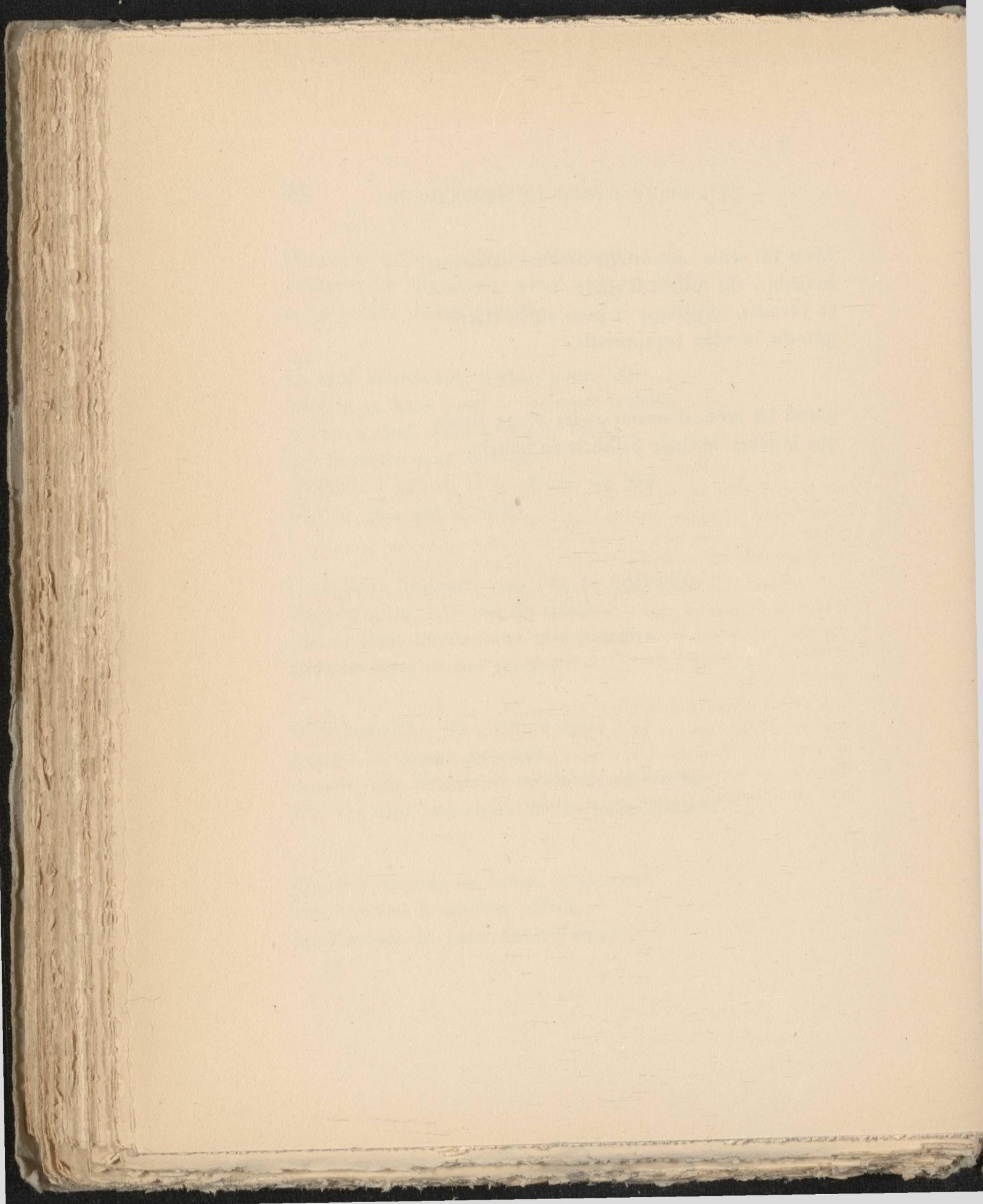
Aux jours brûlants, sous l'or des corbeilles,
elles offraient à la joie du soleil
l'or de leurs boucles aux blés pareilles,
elles, les filles au rire vermeil !

Elles passaient; leur troupe légère
portait les trésors du soleil...
et mes yeux éblouis de la blonde merveille
n'y voyaient resplendir que ta seule lumière.

Or elles parlent, tes sœurs de la terre,
et d'errantes musiques, parfois,
se dénouent en leurs douces voix...

Mais toi seule immortelle amante as chanté,
invisible, du milieu d'elles;
et j'écoute, angélique et pure en la clarté,
grandir ta voix surnaturelle,

parmi les mots d'amour et les aveux brisés
que la lèvre de chair balbutie en baisers.



NOTE

Dès 1908, *la Flamme immortelle* était annoncée par l'auteur dans ses *Contes pour les enfants d'hier* (Paris, *Mercur de France*). Vers cette époque et depuis lors, des anthologies en ont publié divers fragments sous ce même titre, — mentionné notamment en Angleterre par M. Jethro Bithell dans deux volumes largement répandus.

Cependant, par une rencontre assez singulière, ces mots, *la Flamme immortelle*, ont été inscrits en 1920 sur la version française d'un livre anglais. Les protestations formulées à ce propos par deux revues littéraires ont souligné alors l'incontestable priorité acquise au présent ouvrage.

L'auteur n'avait aucune raison d'abandonner un titre qui n'a point cessé de lui appartenir et qui lui paraît marquer la signification idéale de son livre. Mais désireux d'éviter toute confusion, il a cru bon d'ajouter un sous-titre : *la tragédie sentimentale*, qui exprime le sens plus immédiatement humain de ces poèmes.

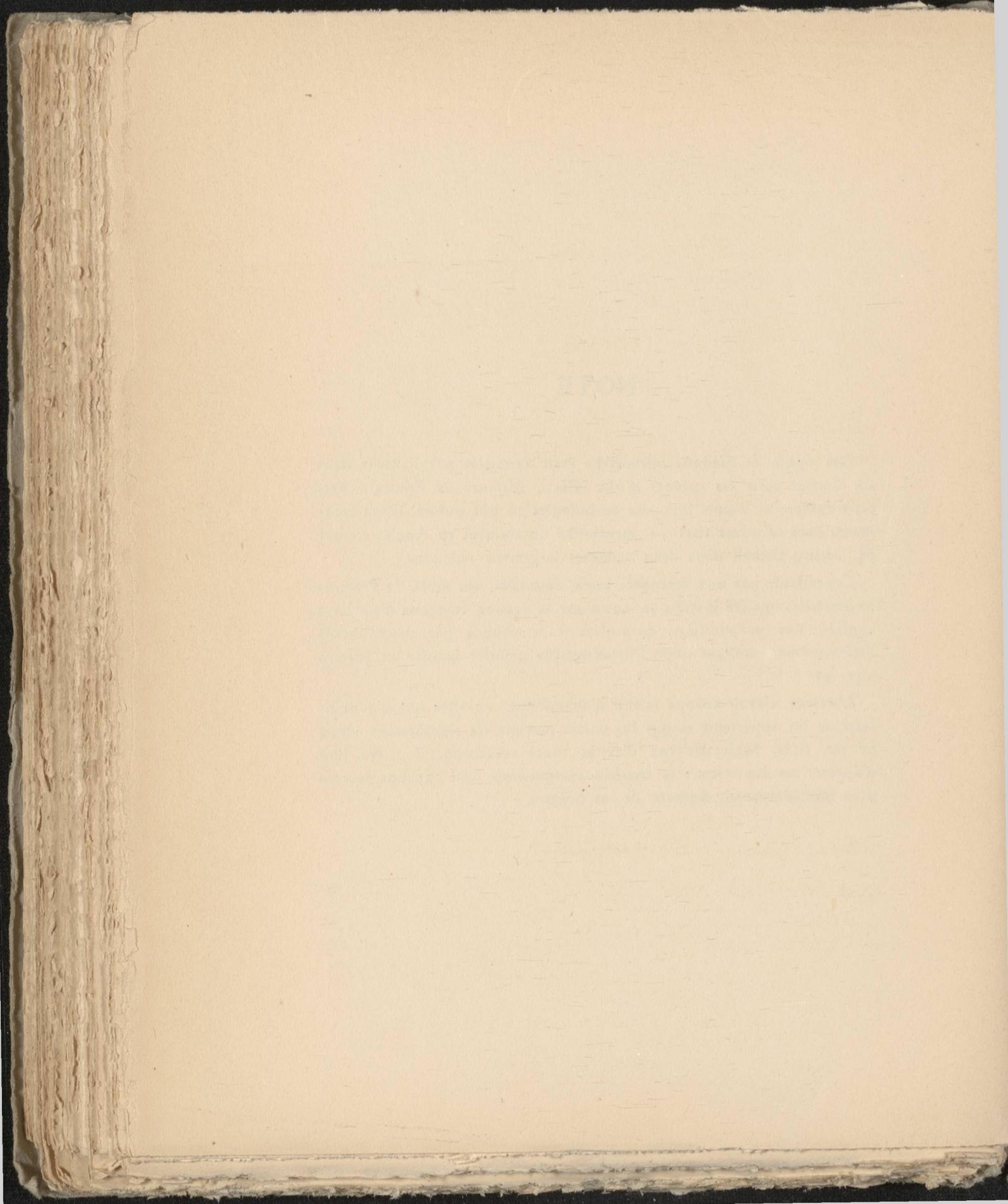


TABLE.

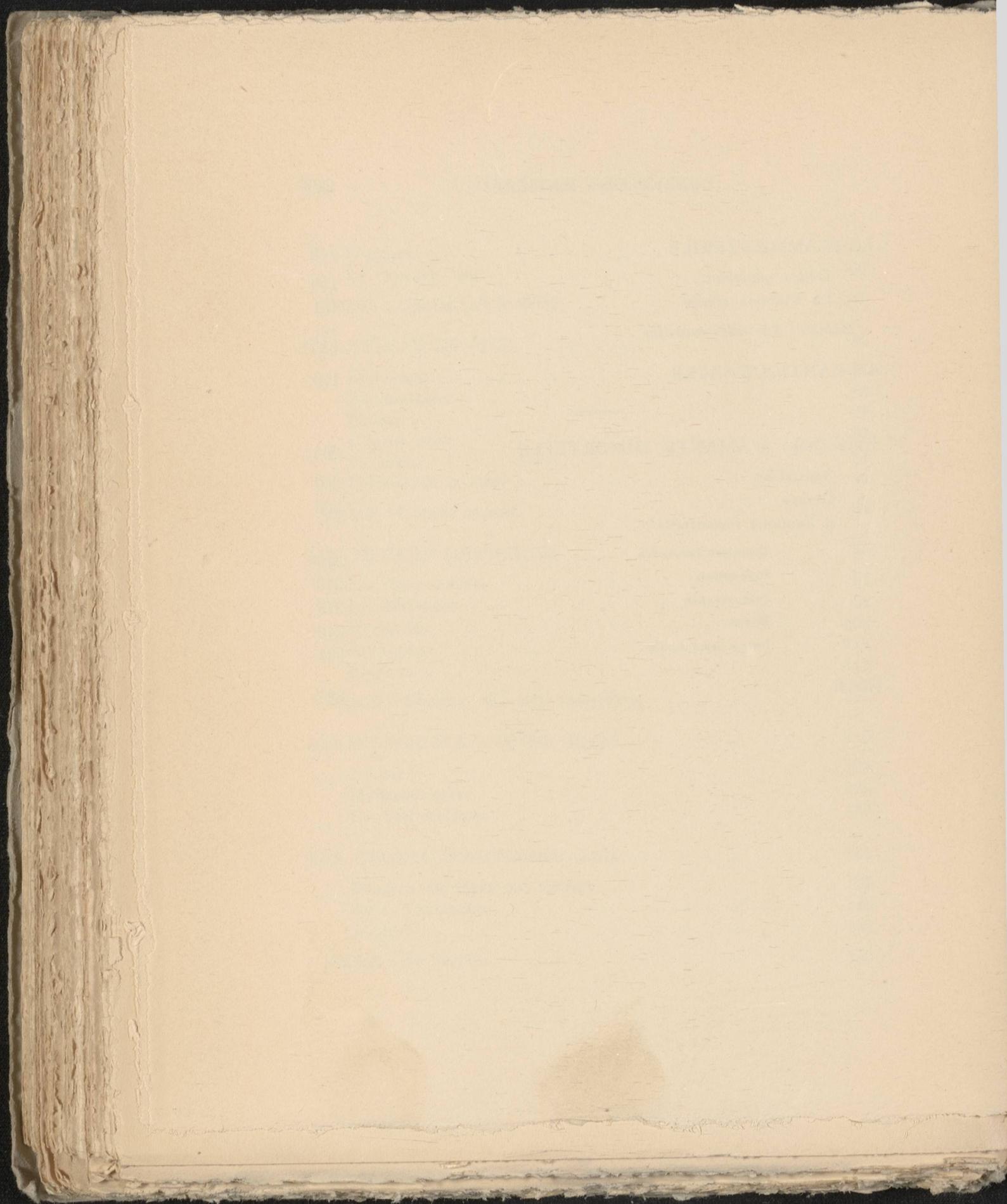
PRÉFACE	VII
PROLOGUE : LA LEGENDE DES HEURES.	1
L'HEURE INGENUE.	7
<i>Jours de l'adolescence</i>	9
Songes ingénus	10
Flammes	12
Le doux visage	14
L'âme nue	16
L'heure ineffable	18
Les fiancés	21
IMAGE : <i>Chanson des pas légers</i>	23
LES HEURES VERMEILLES	27
Le premier cantique	29
Souffle nocturne	35
L'heure accomplie.	38
IMAGE : <i>Chanson du rire et des pleurs</i>	41
L'HEURE INCERTAINE	47
Roses du jardin clos	49
L'inutile volupté	51

L'esclave	54
La chambre vide	56
IMAGE : <i>Chanson de la fillette</i>	61
LES HEURES DE FEU	65
Enivrement.	67
La messagère	68
Plainte	78
L'heure aride	80
La proie	82
Détresse de la chair	84
IMAGE : <i>Comme la mer</i>	91
LES HEURES MEURTRIES	93
Les vieux amants	95
La délivrance	98
Le pardon	108
Le silence	111
La sœur.	112
IMAGE : <i>Chanson des sorts quotidiens</i>	115
LES HEURES D'AUTOMNE (ELLE)	119
L'amie	121
Madrigal grave	124
Le cruel dialogue	125
LES HEURES D'AUTOMNE (LUI)	135
Songerie au foyer qui s'éteint	137
Rose d'automne	140
L'appel.	142
IMAGE : <i>Le Sorbier</i>	145

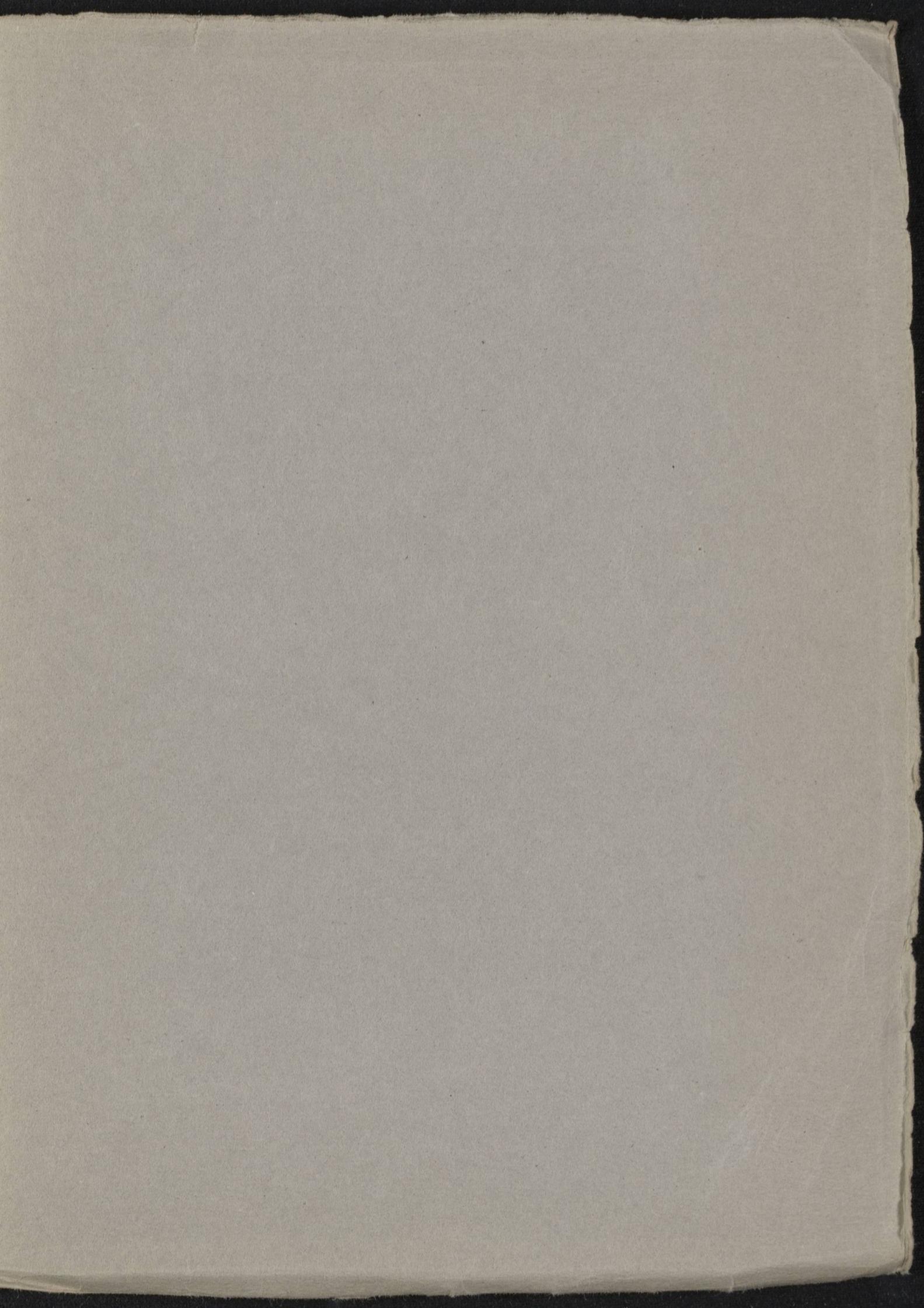
TABLE DES MATIÈRES

229

LA FLAMME STERILE	149
<i>Délice généreux...</i>	150
La Flamme stérile	151
IMAGE : <i>Les ailes mutilées</i>	171
LE CANTIQUÉ SACRÉ	179
—	
EPILOGUE : L'AMANTE IMMORTELLE	205
Aspiration	207
Ombre	208
A l'amante immortelle :	
Unanime harmonie	210
Invocation	213
Joie vivante	215
Mythe	218
Image immortelle	221
NOTE	225







IMP. H. DESOER
LIÉGE